



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

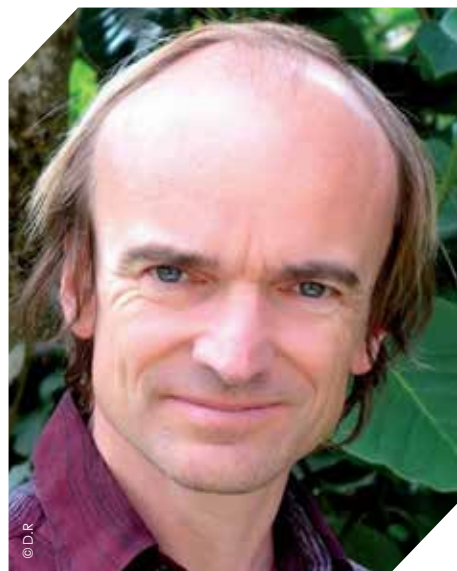
n° 426 avril 2020



© Oliver DONNET

Angelo BISON, comédien :
« Je suis devenu l'homme que je voulais devenir »

Laurent Testot :
*quel avenir, au-delà
du coronavirus ?*



© D.P.



© Hurtebise

Sœur Thérèse-Marie :
*l'espérance et les
Bénédictines*

**Guillaume de
Fonclare,**
un chrétien inachevé



© Gérald HAYOIS - Magazine L'Appel



Édito

SOIN DE SOI. ET DES AUTRES

« *Prenez soin de vous !* » Depuis quelques jours, cette formule a souvent remplacé l'« *au revoir* » que l'on s'adressait lors d'une poignée de main de départ, ou le « *Bien à vous* » que l'on glissait à la fin d'un mail. Dans certains coins de Wallonie, on disait hier : « *Allez, que ça aille bien !* ». Désormais, on en est au stade de l'injonction : on donne à ceux que l'on connaît l'ordre de se soucier d'eux-mêmes. Ce n'était pas très courant dans notre culture, alors que le *Take care of yourself* est, de longue date, une banale formule de politesse anglo-saxonne. Avec une différence de taille entre les deux situations : alors que l'expression américaine relève des conventions sociales, la formule française, moins usitée, semble utilisée avec plus de conviction. Comme si, d'habitude, on ne prenait pas soin de soi.

Certains y ajoutent même l'adverbe « bien », confirmant que se soigner ou se protéger n'est pas souvent notre premier souci. Ou que cette fois, non contents de nous préoccuper « un peu » de notre sort, nous devons vraiment le faire fortement, avec conviction.

Pourtant... N'a-t-on pas souvent l'impression que, dans le monde d'aujourd'hui, le premier souci de nos congénères est, naturellement, de se soucier d'abord d'eux-mêmes ? L'individualisme contemporain n'est-il pas à la base de nombreux comportements où il s'agit en priorité de tenir compte de soi, de son propre sort, et de sa propre situation ? La crise actuelle ne le dément pas : tout le monde a comme premier réflexe de vouloir se sauver ou s'en sortir soi-même. Quitte à vider les rayons des supermarchés, et tant pis pour les autres. Ou à se plaindre de l'imposition de mesures d'urgence qui risquent de faire baisser les revenus, ou rendre plus difficile la gestion de la vie quotidienne. Sans oser tou-

tefois aller jusqu'à dire, du moins à haute voix, qu'à titre personnel on estimerait qu'il aurait mieux valu ne rien faire.

On ne se permet donc pas tout... Parce qu'il n'y a désormais plus seulement à prendre soin pour soi. Mais qu'il y a aussi les autres. Et qu'en pareille circonstance, tout le monde est dans la même chaloupe. Si le bateau coule, les préséances de jadis voulaient qu'on laisse les femmes et les enfants monter les premiers dans les barques de sauvetage. Mais une fois tout le monde grimpé dans le radeau, le sort des uns devient lié à celui des autres. Un mouvement de travers, trop de monde d'un côté... et c'est toute l'embarcation qui coule.

Même s'ils poussent à certaines occasions à l'égoïsme, les moments de crise collective obligent à prendre conscience de notre état d'interdépendance. Bien sûr, certains ont pu, par exemple, partir en vacances dans des zones infectées sans se préoccuper de l'éventuelle conséquence que cette exposition pourrait ensuite avoir sur leur entourage proche ou lointain. Mais cela appartient au passé. Chacun, ou presque, s'efforce maintenant de pratiquer des actes de prévention qui permettront de s'éviter le pire, mais aussi de l'écarter des autres. Et les autres en feront de même, eux aussi tout autant pour eux que pour le reste de la population. Du moins peut-on l'espérer, en souhaitant que les comportements asociaux deviennent exceptionnels.

Ce n'est pas sans raison que l'actuelle campagne médiatique de prévention, surgie bien tardivement, conclut son spot radio-tv par le slogan : « *Prenez soin de vous, mais aussi des autres* ». En liant toutefois les deux morceaux de phrase par un « mais », et non un « et ». Ce qui prouve que, finalement, ce souci altruiste n'est sans doute pas aussi évident qu'on rêverait qu'il le soit. À méditer à la veille de la Semaine sainte, où un homme a un jour donné sa vie... ■

Frédéric Antoine

Rédacteur en chef

Sommaire

a

Actuel

Édito

Soin de soi. Et des autres 2

Penser

Les martyrs d'Amazonie 4

Réagir

Face à l'avenir, crainte et enthousiasme 5

À la une

Accompagner les réfugiés, un devoir humanitaire 6

Christof, visiteur amical en centre fermé 8

Croquer

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

Vivre l'espérance qui est en nous 10

Coronavirus : la fin du monde. Ou pas. 12



Baudouin Van Overstraeten : contre l'enfermement.



Le sauvetage du Martyre de sainte Catherine.

Vécu

Vivre

La santé, autrement 14

Rencontrer

Guillaume de Fonclare : « Je suis un chrétien inachevé » 16

Voir

Audrey Jeghers retrouve des couleurs 19

s

Spirituel

Parole

Le passeur de lumière 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Éloge de quelle différence ? 24

Libérer la parole 25

Corps et âmes

Le batch cooking, un week-end aux fourneaux 26



Concentrer le temps passé à la cuisine.

Culturel

Découvrir

Angelo Bison : « Je suis devenu l'homme que je voulais devenir » 28

Médi@s

L'amour au temps d'internet 30

Toile

L'école de la dernière chance 32

Accroche

Le polyptyque mystique 34

Pages

Raconter le monde pour le transformer 36

Livres 37

Notebook 38



Rencontrer l'âme-sœur grâce à la toile.



L'APPEL

Le
magazine
chrétien
de l'actu qui
fait sens

Magazine
mensuel
indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Aurelia Jane
LEE, Armand VEILLEUX et Josiane
WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs
n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

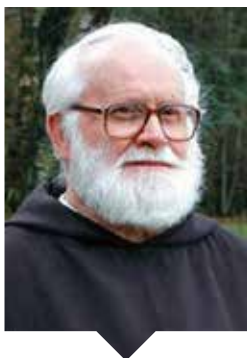
En souvenir de sœur Dorothy Stang

LES MARTYRS

D'AMAZONIE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le Synode de l'an dernier nous a rappelé qu'il y a en Amazonie une Église bien vivante, nourrie du sang de plusieurs martyrs.

Le jour de l'ouverture du Synode sur l'Amazonie, le 6 octobre 2019, les pères synodaux, accompagnés des auditeurs et des experts, se rendirent en procession de la basilique Saint-Pierre à la salle synodale, accompagnés de divers symboles de l'Amazonie et de pancartes où apparaissaient les photos des martyrs de l'Amazonie. Ces photos, déposées au pied de la table de présidence, inspirèrent tous les débats durant trois semaines. On y voyait la photo de Alexandro Labaka et Inés Arango, Ezequiel Ramin, Chico Mendes, Josimo Tavares, Vicente Cás, Cleusa Rody Coelho, Alcides Jiménez, Rodolfo Lunkenbein y Simón Bororo, parmi beaucoup d'autres.

On y trouvait aussi le visage souriant de sœur Dorothy Stang, assassinée le 12 février 2005. Ce n'est certainement pas par hasard que l'exhortation apostolique *Querida Amazonia* fut publiée le 12 février 2020, quinzième anniversaire de sa mort. En elle, c'étaient tous ces témoins de la foi, qui avaient donné leur vie pour porter l'Évangile aux peuples de l'Amazonie, qui étaient reconnus et glorifiés.

DOROTHY STANG

Dorothy Mac Stang, née en 1931 à Dayton, Ohio, appartenait depuis 1948 à la communauté des Sœurs de Notre-Dame de Namur. Après avoir enseigné dans diverses écoles aux États-Unis, elle arriva en 1966 au Brésil, dont elle acquit la nationalité et y demeura jusqu'à sa mort en 2005. Totalement acquise à l'option préférentielle pour les pauvres, elle se fixa à partir de 1983 à Anapu dans l'état du Para, partageant la vie des plus pauvres. Elle défendit courageusement les paysans pauvres et illettrés face aux grands pro-

priétaires et à l'industrie du bétail qui détruisaient leur habitat, la forêt amazonienne.

À son évêque, Mgr Erwin Kräutler, de Xingú, qui lui rappelait quelques jours avant sa mort, qu'elle était menacée, elle répondit : « *Qui va tuer une vieille femme comme moi ?* » Le 12 février 2005, alors qu'elle se rendait dans un village pour y parler des droits de l'Amazonie, elle fut assaillie par deux tueurs qui lui demandèrent si elle était armée. Elle répondit que sa seule arme était la Bible qu'elle portait dans sa bourse. Elle tomba sous leurs balles alors qu'elle leur lisait les Béatitudes.

QUESTIONS ÉCOLOGIQUES ET PASTORALES

Depuis ce 12 décembre 2005, dans l'Amazonie brésilienne, on fait mémoire de cette humble religieuse qui consacra toute sa vie au service de l'Évangile et des peuples de cette Amazonie qu'elle aimait. Elle est devenue en quelque sorte l'icône de tous les autres laïcs, religieux, religieuses et prêtres qui, comme elle, scellèrent par leur martyre leur don au Christ et au peuple de Dieu en Amazonie. C'est en pensant à elles et à eux que le titre de l'exhortation apostolique de François, *Querida Amazonia* (Chère Amazonie), prend tout son sens. Pour eux, l'Amazonie n'était pas simplement un très beau fleuve, ni même une immense région. C'était avant tout un ensemble de peuples, aimés de Dieu, pour qui il valait la peine de donner sa vie.

Dans la presse européenne qui couvrait le Synode sur l'Amazonie, une très grande partie de l'attention s'est concentrée sur des questions pratiques d'écologie. Et encore plus sur des questions pastorales, comme le droit des fidèles à recevoir l'eucharistie et, par conséquent, sur la possibilité d'ordonner au sacerdoce des hommes mariés. Cependant, au-delà de tous ces problèmes, il y a quelque chose de plus important : l'existence en Amazonie d'une Église vivante, fruit du sang de nombreux martyrs comme Dorothy Stang, et de nombreux autres témoins de l'Évangile que nous, fils et filles des vieilles chrétiens, pouvons prendre comme modèles. ■

La foi peut-elle sauver la banquise ?

FACE A L'AVENIR, CRAINTE ET ENTHOUSIASME

Aurelia Jane LEE

Écrivaine



Les nouvelles du monde sont inquiétantes. La foi nous invite pourtant à ne pas céder à la crainte. Comment changer nos regards sur l'actualité ?

Tempêtes et dérèglement climatique, coronavirus, incendies de forêt... Difficile de ne pas être saisi par la peur ou le désespoir face à l'actualité. L'avenir de notre planète - et de ses habitants - semble menacé comme jamais auparavant. Il est indéniable que de grands changements nous attendent. Comment ? Quand ? Où ? Voilà l'incertitude. Et surtout, de quelle façon allons-nous y faire face ? Car c'est là que nous avons encore le choix.

Épuisement des énergies fossiles, montée des eaux, pollution, déforestation, réchauffement global, pandémies... Et leurs conséquences probables : flux migratoires, krachs boursiers, crises politiques, émeutes, famines... Ces images de fin des temps, pour peu qu'on s'y attarde, sont anxiogènes. La peur est bien légitime, et vaut mieux sans doute que l'inconscience. Mais n'y a-t-il pas une autre attitude possible, face aux défis et aux incertitudes ?

INTERCONNEXIONS

Parallèlement aux guerres qui nous divisent et à la montée des courants d'extrême-droite, ce début de XXI^e siècle est aussi marqué par des prises de conscience collectives, des nouvelles solidarités, des collaborations qui n'auraient jamais pu exister, techniquement parlant, auparavant. On souligne souvent combien la menace du dérèglement climatique est inédite dans l'histoire de l'humanité, et c'est vrai. Mais on oublie parfois de mentionner l'avènement, ces dernières décennies, d'une force qui est sans précédent elle aussi : celle de la connexion, du lien, que permettent les voyages, les réseaux sociaux, les médias.

Car il faut remarquer que jamais nos destins d'êtres humains n'ont été à ce point interdépendants. Nous communiquons, nous partageons, nous nous influençons. Pour le pire parfois, mais aussi pour le meilleur.

N'AYEZ CRAINTE !

Pendant que les survivalistes remplissent leurs abris anti-atomiques d'armes et de denrées non périssables, pendant que les extrémistes en tous genres tentent encore de nous faire croire que nous ne sommes pas tous dans le même bateau, je m'interroge. Si la foi déplace les montagnes, peut-elle sauver la banquise ? Peut-être pas, pas de façon directe et magique en tout cas. Mais elle peut aider à dissiper la peur. N'ayez crainte ! Le message, tout au long des évangiles, est on ne peut plus clair... et éclairant, à l'aube de cette ère de grandes transitions.

Il n'est plus temps d'avoir peur, mais bien de se tenir prêt, d'être éveillé, conscient et confiant, pour faire place à l'espoir, à l'imagination, à la créativité, et aussi à la compassion, à l'altruisme et à la coopération. Car c'est ce dont nous avons besoin, face aux bouleversements de ce XXI^e siècle. Il ne s'agit pas de nier l'évidence ni l'urgence, mais d'arrêter d'envisager seulement le pire, pour penser l'avenir et le changement avec autant de lucidité et d'ouverture - de cœur et d'esprit - que possible. Ensemble.

Il me semble qu'au fondement de la foi (religion vient de religare, relier, réunir), il y a ce sentiment partagé que l'humanité, et plus largement la vie, est un bien sacré, quelque chose d'irréductible et d'étrangement gratuit qui provient d'au-delà de nous. L'intuition que nous appartenons à un mystère qui nous dépasse et semble infini. On y croit ou pas, mais pour ceux qui y croient, qui considèrent la vie comme une grâce, et non comme le fruit insensé du hasard, voilà le nord magnétique qui peut orienter nos âmes déboussolées en ces temps agités et anxiogènes. Ou enthousiasmants - un mot qui nous rappelle que nous sommes habités, traversés par le divin. ■



La mobilité forcée et dramatique d'hommes, de femmes et d'enfants est en nette progression sur tous les continents, surtout en Amérique latine et en Afrique. Et la réaction européenne n'est pas à la hauteur de cet enjeu. Beaucoup reste à faire pour défendre et servir ces personnes en détresse, comme l'explique Baudouin Van Overstraeten, directeur du Jesuit Refugee Service Belgium.

Un vaste défi pour l'Europe

ACCOMPAGNER LES RÉFUGIÉS, UN DEVOIR HUMANITAIRE

Jacques BRIARD

Comme le pape François l'a relevé lors de sa visite sur l'île de Lampedusa au début de son pontificat, pour contrer l'indifférence, l'Europe est confrontée au vaste défi qu'est l'accueil des réfugiés. Ces hommes, femmes et enfants ont, d'après la Convention de l'ONU conclue le 28 juillet 1951 à Genève, quitté leur pays par crainte d'être persécutés du fait de leur appartenance communautaire, de leur religion ou de leurs opinions politiques. Or la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 stipule que « *devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays* ».

« *La mobilité d'êtres humains en recherche de conditions de vie dignes est importante et grandit à travers le monde. Mais les plus grands mouvements et les plus graves catastrophes des migrations ne se passent pas en Europe, et encore moins en Europe du Nord* », rappelle Baudouin Van Overstraeten. Cet ancien avocat dirige depuis 2012 le Jesuit Refugee Service Belgium fondé en 2001 par les jésuites francophones et néerlandophones de Belgique, car il a été attiré par sa devise *Accompagner, servir et défendre*. Présente dans cinquante-six pays, cette ONG fondée en 1980 suite au drame des boat people vietnamiens par le père Pedro Arrupe, supérieur des jésuites, met le focus sur l'éducation des jeunes réfugiés.

HUIT MILLIONS DE COLOMBIENS

Son directeur belge précise : « *À la suite de crises politiques et économiques, l'Amérique latine est sans doute la plus touchée par les migrations de populations entières au départ de pays comme le Venezuela, le Guatemala, le Salvador et le Mexique. Sous la menace de sanctions éco-*

« Les migrants ne sont pas des missiles. Ce sont des personnes. »

nomiques brandies par Trump, le président mexicain a été contraint de développer une répression militarisée pour empêcher à sa frontière sud les migrants de remonter vers les États-Unis et d'augmenter les objectifs d'expulsions et de détentions. Mais qui penserait que la Colombie détient le triste record mondial de huit millions de déplacés ? En plus de ce qui se passe notamment en Syrie et en République Démocratique du Congo ! »

« *La Méditerranée, poursuit-il, reste un véritable cimetière et les îles grecques un enfer. Sur celle de Lesbos, près de vingt mille personnes connaissent d'inhumaines conditions de vie dans un camp prévu pour deux mille demandeurs d'asile et géré par l'armée grecque.* » Dans *La honte de l'Europe*, le Suisse Jean Ziegler, connu pour son franc-par-

ler et actuel vice-président du comité consultatif de Conseil des droits de l'homme des Nations unies, continue à plaider pour « *la cause des réfugiés de la faim, alors qu'ils sont traités comme des "migrants économiques" indignes de protection* ».

« AUX CÔTÉS » DE LA GRÈCE

Des habitants des îles grecques et des militants d'extrême-droite, protestent contre l'arrivée de migrants et la création de nouveaux camps. Les échauffourées causent des blessés parmi les manifestants et les forces de l'ordre, et les violences contre les ONG et les médias sont courantes. Mais le gouvernement grec prévoit cette année de remplacer les camps par de nouvelles installations fermées plus petites et éloignées des régions urbaines. Début mars, les responsables européens se sont dit « *aux côtés* » de la Grèce pour que l'ordre soit assuré. Ils ont même promis à ce pays sept cents millions d'euros d'aide, dont la moitié immédiatement, à la suite de la situation en Syrie et de l'ouverture des frontières par la Turquie qui emploie à nouveau les migrants comme « *outils de pression* ». De son côté, le pasteur Olaf Fykse Tvelt, secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, a rappelé, le 5 mars, que « *les migrants ne sont pas des missiles. Ce sont des personnes* ».

Cependant, Baudouin Van Overstraeten insiste sur l'absence de solidarité européenne vis-à-vis de la Grèce et de l'Italie. Et fait état des craintes face à l'évolution de FRONTEX, l'agence chargée de surveiller les frontières de l'Union européenne et de sauver des vies en mer. « *FRONTEX va devenir un corps d'agents européens armés, passant d'un effectif de mille trois cents personnes à dix mille en 2027, voire plus tôt. Elle dispose d'un budget faramineux et a surtout pour mission de faire en sorte que l'Europe soit encore moins accessible. En Belgique, même le Commissariat aux réfugiés et apatrides (CGRA) se demande à quoi bon renforcer FRONTEX si le régime d'asile européen n'est pas harmonisé et unifié. Or, le Conseil européen a refusé la proposition du parlement européen de revoir le règlement de Dublin, selon lequel le pays dans lequel a été faite la demande d'asile est celui qui est chargé de son instruction et de la décision finale.* »

POUR UNE RÉPARTITION ÉQUITABLE

À la suite des nouvelles tensions à la frontière entre la Grèce et la Turquie, une révision urgente de ce règlement a été réclamée par une quinzaine d'associations belges en vue d'une répartition des demandeurs d'asile équitable et respectueuse du droit international. En attendant, Baudouin Van Overstraeten tire un grand coup de chapeau aux ONG,

armateurs, capitaines et équipages engagés en Méditerranée. Il relève aussi qu'en Italie, Salvini est poursuivi en justice pour des décisions prises lorsqu'il était ministre de l'Intérieur vis-à-vis des migrants. Et il se félicite encore des réactions de solidarités citoyennes comme, en Belgique, la présence de la Plate-Forme citoyenne au parc Maximilien à Bruxelles. Elles sont désormais sans doute moins visibles, du fait de la mise à disposition d'un bâtiment par la Région bruxelloise, mais toujours portées courageusement par des individus et des groupes.

Toutefois, une étude récente a montré que l'attitude des Européens, Belges compris, est davantage influencée par les discours des politiques envers la migration que par les situations sociales et économiques de leur pays. En Europe, les engagements des bureaux nationaux du JRS varient d'État à État. Dès sa fondation, la branche belge a pris fait et cause pour les migrants placés en détention administrative dans les centres fermés et il continue à plaider pour qu'il y soit mis fin. « *Car il est aberrant d'enfermer des demandeurs d'asile, alors qu'ils ont besoin de protection et que la Belgique s'est engagée à la leur offrir* », observe Baudouin Van Overstraeten.

CENTRES FERMÉS INHUMAINS

Il ajoute : « *Il en est de même pour les étrangers détenus en vue d'expulsion du territoire. Les centres fermés sont inhumains, à la fois coûteux - plus de dix mille euros par retour forcé - et inefficaces. On renvoie de moins en moins de migrants et la majorité des retours se font non vers leur*

pays d'origine, mais vers celui de la zone Schengen par lequel ils sont entrés. La justification des centres fermés est avant tout de donner un signal à la population belge pour - prétendument - la rassurer contre les dangers de la migration, bien plus qu'un discours dissuasif envers les réfugiés. »

Afin de faire respecter par la Belgique l'interdiction européenne d'enfermer des familles comprenant des enfants mineurs, le JRS Belgium a, avec d'autres associations, introduit un recours au Conseil d'État pour faire fermer les « maisons familiales » instaurées en 2018 sous le gouvernement Michel. Pour Baudouin Van Overstraeten, « *il est grand temps de mettre en œuvre, avec un financement public, des alternatives à cette détention, à travers un accompagnement intensif, moins coûteux, plus efficace et respectueux des droits des personnes menacées de détention. Ceci pour leur permettre de trouver des solutions durables à leur situation migratoire. D'ailleurs, le lancement en Europe de sept projets pilotes démontre qu'on obtient de meilleurs résultats quand on travaille en confiance plutôt que sous la contrainte.* » ■

Jean ZIEGLER, *Lesbos, la honte de l'Europe*, Paris, Seuil, 2020. Prix : 14€. Via L'appel :- 5% = 13,30€.

La révision du règlement de Dublin a notamment été réclamée par le CNCD 11.11.11, le JRS Belgium, Oxfam Solidarité, Entraide et Fraternité, la Plate-Forme citoyenne, le centre Avec...

« Il est aberrant d'enfermer des demandeurs d'asile, alors qu'ils ont besoin de protection. »

VERS UNE SOCIÉTÉ PLUS ÉGALITAIRE

Depuis deux ans, Christof Grootaers se rend dans le Centre fermé de Bruges à la rencontre des réfugiés qui y sont enfermés. Bénévole du Jesuit Refugee Service, âgé de 58 ans, il visite chaque semaine une personne détenue pendant une heure. « *Au départ, je ne connaissais pas le JRS, mais je savais que ses responsables accompagnent leurs volontaires par de solides formations et des échanges d'expériences. C'est nécessaire, car nous formons une équipe et nous faisons face à des situations difficiles. On se trouve devant une forme d'incarcération qui n'est pas la détention de criminels, mais administrative. Nous rencontrons la souffrance humaine. Je pourrais avoir un sentiment d'impuissance, car rendre visite ne change sans doute pas le monde...* » Il ajoute cependant : « *On a tout de même l'impression de pouvoir agir avec nos moyens. Il est important pour une personne visitée de pouvoir parler, de se sentir reconnue comme un être humain. Le réfugié va parfois nous confier son parcours. On n'est plus là dans une approche technique, mais bien profondément humaine.* »

N'étant ni l'avocat du réfugié, ni chargé de son dossier, le visiteur amical n'a pas le même statut que l'accrédité. En deux ans, Christof a suivi une dizaine de personnes enfermées à Bruges. « *En prison, le détenu connaît le motif et l'échéance de sa peine. En centre fermé, la personne est enfermée contre son gré, sans comprendre pourquoi. Elle ignore quand elle devra quitter la Belgique, même si elle a construit des relations.* » Dans ce contexte, l'accompagnement des visiteurs peut s'in-

terrompre à tout moment. Parfois, le dénouement est heureux, comme lorsqu'arrivant un jour pour sa visite, Christof croise une femme camerounaise libérée.

À l'incertitude du sort des personnes enfermées s'ajoutent les conditions de détention. « *Tout est collectif : le dortoir est organisé par chambres de vingt détenus, les mouvements dans l'enceinte sont toujours collectifs, il n'y a aucun local pour se retrouver seul.* » Le visiteur amical sait que, sans lui, le détenu n'aurait aucun contact, sinon pour le suivi de son dossier. « *Les rapports sont unanimes : on frôle le non-respect de la dignité humaine. Nous essayons de faire sentir à la personne visitée qu'elle n'est pas seule dans sa détresse.* » Même s'ils peuvent avoir accès à un téléphone en journée, les détenus se sentent abandonnés.

Christof Grootaers qui, à chacune de ses visites, doit franchir huit portes, reste néanmoins convaincu de l'importance de sa présence. « *Quand la personne parle de sa vie personnelle, de sa vie intérieure, du pays qu'elle a quitté, et arrive à dépasser sa préoccupation première de détention, nous sentons que nous touchons à des moments sensibles et aux questions de sens.* » Après celle des réfugiés réduits à des chiffres et statistiques, une autre déshumanisation pourrait apparaître : celle de ne considérer la personne visitée que comme un détenu, identifié à sa seule misère. « *Nous devons sans cesse remettre en cause cette perception potentielle de réduire l'autre à son statut de victime. C'est la condition d'une vraie rencontre.* » (St.Gr.)

Le libre coup de griffe de Cécile Bertrand

Vous voulez vraiment
entrer dans l'épicentre
de la pandémie du
Coronavirus ???



cecile.bertrand

Indices

PLAFONNÉS.

À partir de 2021, en Région bruxelloise, les déficits des fabriques d'église des cultes catholique, protestant, israélite et anglican ne seront plus pris en charge par les communes, mais par la Région. Comme c'est déjà le cas pour les musulmans et les orthodoxes. Mais les déficits admis seront drastiquement plafonnés. Ce qui peut risquer de faire mal...

OBLIGATOIRE.

À la rentrée prochaine, l'école sera obligatoire dès cinq ans. Dans l'enseignement libre catholique, tous les bambins suivront donc un cours spécial d'«éveil à la foi». Dans l'officiel, les parents devront demander l'inscription à un cours de religion ou de morale, celui qui est destiné aux enfants de première primaire.



ABSENTS.

Pour cause de coronavirus, Entraide et Fraternité a annulé en mars les visites de ses partenaires haïtiens, par ailleurs traumatisés par l'épidémie de choléra qui a frappé leur île après le tremblement de terre. Et toutes les activités ont été annulées.

ABANDONNÉES.

Dans une lettre ouverte adressée aux élus bruxellois, les bénévoles de la Sister's House dénoncent la fermeture de ce lieu d'accueil pour les migrantes dans la capitale. La centaine de femmes hébergées risque de se retrouver à la rue.



Parce qu'il a évolué avec son temps, l'ordre des Bénédictins reste toujours inspirant aujourd'hui. Près de St-Hubert, la communauté des moniales d'Hurtebise se veut un lieu où peut s'expérimenter la dimension spirituelle de l'existence.

SŒUR THÉRÈSE-MARIE.

« Ne pas avoir peur de se remettre en question. »

Quel est aujourd'hui le rôle du ou de la supérieur(e) ? Comment les moines et moniales s'habillent-ils/elles ? Quelle forme prend leur prière ? Comment ont-ils/elles intégré internet et les réseaux sociaux ? Sobrement intitulé *Les Bénédictins*, un gros volume de la collection encyclopédique Bouquins répond à ces questions et à bien d'autres. Il présente la règle de saint Benoît qui est à l'origine de cet ordre, ainsi que d'autres courants monastiques comme les Cisterciens ou les Olivétains. Des commentaires de chercheurs et moines racontent l'histoire des pratiques bénédictines du V^e au XXI^e siècles et montrent leur évolution. Par exemple, les moines et moniales ne vivent plus en dortoir. Cet ouvrage rend ainsi cette règle accessible.

SAINT BENOÎT DE NURSIE

L'histoire de cet ordre commence avec saint Benoît de Nursie, un Italien né entre 480 et 490, à propos de qui on sait en fait peu de choses. On sait seulement que, dans l'Empire romain en décadence, Benoît mènera une recherche spirituelle, d'abord comme ermite, et que des disciples le suivront. Il n'est vraisemblablement pas prêtre. La règle, le chemin qu'il propose, consiste à vivre la prière, le travail et la fraternité. « *La communauté est essentielle et est invitée à se confronter sans cesse à l'Évangile qui est le cœur de tout* » explique à ce propos Sœur Thérèse-Marie, la prieure du monastère d'Hurtebise. Si la règle de Benoît a persisté jusqu'à aujourd'hui, c'est « *parce qu'elle est très souple et prend en compte les évolutions de la vie. Elle est une tradition vivante qui invite à se laisser interpellé par une société en mouvement. Elle s'inscrit dans une continuité, tout en prenant en compte les évolutions. Notre monde, où Dieu est loin d'être évident, offre d'autres façons de se poser les questions du sens.* »

Chaque année, une session de réflexion sur l'Europe est organisée à Hurtebise. Et la Journée des droits des femmes y est l'occasion de se poser des questions sur la place des Bénédictines et des moniales dans la société et dans l'Église.

S'ENGAGER À VIE

Toutefois, dans le monde actuel, la tradition bénédictine est surtout porteuse de stabilité. « *Elle figure dans les vœux que nous prononçons : oser s'engager à vie*, explique sœur Thérèse-Marie. *Cela me semble important de proposer cette voie dans un monde où, pour être performant, il faut être hyper-mobile. Chez une jeune qui voudrait s'engager, se dire que c'est dans un même lieu et pour la vie est un défi.* » Ce qui ne veut pas dire que cet engagement se vivra de façon immuable. Ce défi n'empêche donc pas de jeunes femmes de rejoindre une communauté comme celle d'Hurtebise « *parce qu'il y existe une volonté d'ouverture*, estime la prieure. *En étant fidèles à notre tradition qui invite à se nourrir en allant au cœur de l'Évangile, nous n'avons pas peur de nous remettre en question. Une communauté n'est pas quelque chose de figé. Il y règne une autonomie énorme car on n'est pas Bénédictine de la même façon en ville ou à la campagne.* »

Un autre défi porté par les communautés est celui de la sobriété du mode de vie qui y est proposé. Il répond à la question de savoir comment faire Église aujourd'hui au sein des communautés, et avec les gens qui les fréquentent. À Hurtebise, on revendique de pouvoir chercher un nouveau style de vivre ensemble dans une Église qui se cherche. « *Il est aussi important d'être un lieu où l'on peut expérimenter la dimension spirituelle de l'existence*, ajoute la prieure. *Dans la tradition chrétienne, on a peut-être oublié ce creusement. Avec, pour conséquence, que beaucoup font un peu leur supermarché du spirituel et n'ont pas l'occasion de creuser le chemin que propose le souffle de l'Évangile. La communauté peut être un signe de cette quête.* »

UNE CONGRÉGATION ORIGINALE

Loin d'être isolées, les communautés bénédictines travaillent en réseaux et sont regroupées dans des congrégations. La Congrégation Européenne de la Résurrection dont sœur Thé-

Un regard bénédictin

« VIVRE L'ESPÉRANCE QUI EST EN NOUS »

Propos recueillis par Paul FRANCK

rèse-Marie est la présidente regroupe onze monastères qui proposent un projet identique : celui d'être témoins du souffle de l'Évangile dans l'Europe actuelle. Ce projet original n'est pas exempt de difficultés. En effet, « Rome entend mettre sur le même pied tous les ordres dits contemplatifs. Or, en tant que Bénédictines, nous nous situons dans les ordres de vieille tradition monastique avec nos frères moines. Nous ne nous reconnaissons pas dans cette classification qui nous identifie aux ordres contemplatifs, comme les Clarisses, les Carmélites, les Trappistines. Rome a fait cela pour bien faire, mais il s'agit d'un moule unique. Nous devons donc être créatives dans notre façon de présenter nos structures afin qu'elles soient porteuses de vie pour les communautés signataires. »

Le document romain établit une loi pour les moniales qui vivent de la même règle que leurs frères moines avec lesquels elles partagent les mêmes structures de formation. Pourtant, après quatre ans et demi de formation, un moine peut faire ses vœux

perpétuels. Chez les moniales, c'est après neuf ans.

SORTIR DE L'ENTRE-SOI

Pour la responsable de la communauté d'Hurtebise, « cela ressemble furieusement à de la discrimination. Normalement, la formation doit se faire au sein de la communauté. Nous pensons que, s'il est bon pour une sœur de suivre des études universitaires, cela doit être possible. Il faut sortir de l'entre-soi. Dans la formation au noviciat, une laïque est présente dès le début afin que la novice soit confrontée à un autre regard. Ce document, qui peut apparaître comme un moule, nous devons le recevoir comme un instrument en nous demandant comment l'adapter à notre réalité. Dans le monde, il y a seize mille Bénédictines, elles ne sont pas les mêmes en Afrique du Sud, aux Philippines ou en Inde. Tout doit être inculqué au cœur des peuples où ces monastères existent. S'il y a des points avec lesquels nous sommes en désaccord, il est important

de pouvoir dire pourquoi. Par ailleurs, les textes n'ont été écrits ni par des femmes ni par des moniales. S'il est bon de se laisser interroger de l'extérieur, il est aussi nécessaire d'entendre les voix de l'expérience concrète vécue dans les différentes communautés. Il est toujours un peu dangereux de légiférer pour répondre à un problème circonstanciel sans une vision, sans un projet d'avenir crédible. »

Fidèles à l'esprit de Benoît, les bénédictines d'aujourd'hui sont persuadées qu'il « est essentiel d'ouvrir les portes à une espérance. De dire l'importance d'une vie monastique qui empêche les dérives sectaires. Faire vivre l'espérance qui est en nous est fondamental. » ■



Daniel-Odon HUREL, *Les Bénédictines*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2020. Prix : 33,45€. Via L'appel : -5% = 28,45€.

INDICES

CONTRITE.

« Oui, nous demandons pardon parce que nous sommes arrivés en même temps que les colonisateurs et nous n'avons pas été à la hauteur. Nous le regrettons. » L'Église catholique de Guyane plaide coupable pour sa complicité avec la colonisation.

REPORTÉE.

Jouée depuis 1925, la Passion de Ligny n'aura pas lieu cette année, à cause de travaux au cercle Saint-Joseph. Mais ce récit qui a été adapté avec les moines de Maredsous devrait ensuite être rejoué.

PARTIS.

2655 cas d'euthanasie ont été enregistrés en 2019 en Belgique. 77,3% des déclarations étaient en néerlandais et concernaient des personnes de 60 à 89 ans.



MASSACRÉS.

Des dizaines d'assassinats de musulmans sont perpétrés par des milices hindoues dans le sous-continent indien ces dernières semaines. En cause : un projet de loi entendant élargir les conditions d'attribution de la citoyenneté indienne à des étrangers, à condition qu'ils ne soient pas de religion islamique.

PRÉSENTÉES.

Le ministre de la Défense italien souhaite aller en Éthiopie afin de présenter ses excuses pour le massacre de deux mille chrétiens autour du monastère orthodoxe Debre Libanos perpétré en 1937 par les troupes de Benito Mussolini.

Épidémie ou effondrement ?

CORONAVIRUS : LA FIN DU MONDE. OU PAS.

Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Le monde fait-il face à une catastrophe dont il ne se relèvera pas ? Si ce sentiment semble fort partagé, il est nuancé par Laurent Testot qui, après avoir retracé l'histoire des cataclysmes, coordonne un ouvrage sur ce qui menace vraiment la planète d'effondrement. Pour lui, il faut regarder au-delà des événements actuels.

Les gens sont inquiets. Comme tout le monde, l'essayiste et journaliste scientifique Laurent Testot le constate chaque jour. Il comprend ce sentiment. « L'inquiétude des gens est souvent disqualifiée par les spécialistes et les autorités, qui l'estiment irrationnelle. Ils jugent absurde de faire des réserves de pâtes, car on ne cessera pas d'en produire, alors que dévaliser les supermarchés perturbe les circuits de distribution. Or, ce geste peut se comprendre. Il est le fruit du raisonnement d'un acteur qui ne fait plus confiance à l'expert ou à l'État. Il manifeste ainsi sa défiance, estimant que l'expert pourrait avoir tort, ou mentir. »

UNE CHUTE DU SYSTÈME ?

Cette inquiétude nourrit l'impression de « presque fin du monde » que de nombreuses personnes ressentent pour l'instant. Comme si tout était d'un coup remis en cause, prêt à s'arrêter. « Avec la mondialisation, nos sociétés sont effectivement de plus en plus interdépendantes. On assiste à l'actualisation du mythe du papillon volant en Australie et provoquant un cyclone ailleurs. Il a suffi d'un échange viral sur un marché de Wuhan pour finir par entraîner une semi-paralysie de l'économie mondiale. Les politiques se lamentent de la situation parce qu'elle entraîne une interruption de la croissance, et ils ne vivent pas cela comme quelque chose de positif. Mais... cela permet de respecter les accords politiques contre le réchauffement climatique conclus à Paris. On aurait dû y arriver par un biais politique, comme une décision volontaire des sociétés humaines. Et c'est exactement l'inverse qui s'est passé. »

On ne peut toutefois contester que le monde traverse une crise. Mais celle-ci est-elle le signe d'un effondrement du système ? « Cette fragilité pourrait être temporaire. Le fait que les usines chinoises tournent au ralenti va peut-être priver certains malades de médicaments. Des gens pourraient en mourir, et cela sera considéré comme une erreur de l'État. Mais, au bout de six mois ou un an, on aura reconstitué des chaînes de production locale en Europe. Et elles permettront de ramener la situation à l'équilibre. Le coronavirus n'aura qu'un temps. Après, la Chine aura huit mois au lieu d'un an pour rentrer dans son taux de croissance normal. Dès qu'elle sera sortie de l'épidémie, elle va donc mettre les bouchées doubles. » Pour ce spécialiste de l'effondrissement (version française de la collapsologie), « sauf si le virus mute ou que surviennent des choses imprévisibles, ce qui se passe n'est pas à même d'entraîner le système dans sa chute ».

LE VÉRITABLE CATACLYSME

Dans son précédent ouvrage, *Cataclysmes*, Laurent Testot s'est penché sur les épidémies qui ont, elles, souvent changé la face du monde. « Elles ont été un moteur de l'histoire. Elles ont par exemple permis à l'Europe de conquérir les Amériques. C'est à cause d'un simple microbe, très commun dans l'Ancien Monde, que Cortez a mis à genoux l'Imperium aztèque. Si l'Afrique n'a été colonisée qu'au XIX^e siècle, c'est parce qu'avant la découverte de la quinine, les envahisseurs y mouraient de piqûres dès la saison des pluies. Quand la variole est arrivée en Occident au XIV^e siècle, elle a contaminé 60 % de la population et en a tué 30 % en cinq ans. Cent millions de morts. Entre le tiers et le quart de l'humanité. L'énorme différentiel de développement entre l'Europe et le monde arabo-musulman rencontré ensuite s'explique par le fait que l'Europe a su

surmonter ce drame, alors que le monde arabe, soumis en même temps au choc mongol, ne s'en est pas remis. Par rapport aux menaces du passé, le coronavirus est presque de la "petite bière", avec un taux de contagion moyen-faible et une létalité très faible pour une maladie émergente. En comparaison, Ebola, a eu 60 % de mortalité en Afrique. »

Pour Laurent Testot, le véritable cataclysme qui menace la planète est plus grave. « La Terre va à sa perte à cause de l'inertie des sociétés humaines. Nous envoyons trop de gaz à effet de serre dans l'atmosphère et nous détruisons le vivant. Les deux se conjuguent et posent des limites très inquiétantes à nos capacités d'encore nous nourrir dans la seconde moitié de ce siècle. »

TRÈS PESSIMISTE, MAIS...

Interpellé par de nombreux « cercles effondristes » après la sortie de son livre sur les cataclysmes qui voyait déjà le futur de manière problématique, l'auteur se dit très inquiet. « Si on veut survivre, il faut renoncer aux énergies fossiles. C'est aussi simple que cela. Ou en décroître l'usage dans une proportion dantesque. Et, là, les politiques échouent. Parce qu'ils ne parviennent pas à convaincre les populations de réduire leur consommation. » Le livre qu'il vient d'écrire avec l'« expert en risques » Laurent Aillet donne la parole à des scientifiques et des analystes qui apportent leur pierre à la compréhension du problème, et ébauchent, en dialogue, des scénarios de solutions. Il ne se veut pas une démonstration. « La façon dont on raconte le futur oriente la vision qu'on en a, explique Laurent Testot. Il ne faut pas laisser le futur être annexé par des experts qui dicteront notre façon de penser. La clé est dans la transdisciplinarité. » L'auteur est à ce propos proche de la pensée de Greta Thunberg. « Elle a une cognition légèrement différente, comme tous les gens qui ne veulent pas se laisser enfermer dans une discipline. On ressort toujours très inquiet de pareil exercice. Plus informée que ses contradicteurs, elle est dévorée d'angoisses sur son avenir. C'est logique. »

« Je suis très pessimiste, conclut l'analyste. Sauf si on arrive à inverser la tendance. L'humanité a des trésors d'ingéniosité. Nous allons changer de trajectoire. On parle de géo-ingénierie, de captation du carbone, de modification génétique des milieux. Cela fait hurler les écolos. Mais les sociétés répondent souvent par la technique aux problèmes que pose la technique. Par exemple, pour éviter que les forêts flambent, il faut injecter des gènes dans les arbres pour qu'ils résistent à l'augmentation de température et continuent à capter le carbone. Cela va se faire. Il va falloir capter des quantités énormes de carbone, extraire le CO₂ de l'atmosphère... Est-ce le plus souhaitable ? Je ne le pense pas. On peut aussi prôner la décroissance comme seul mode de vie soutenable. Mais ce n'est pas une solution qui fait rêver. On pourrait alors être douze milliards sur terre, à condition de vivre à la manière de Gandhi. Mais pas à celle de Donald Trump... » ■



Laurent TESTOT, Laurent AILLET (sld), *Collapsus*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 20,80€. Via L'appel : - 5% = 19,76€.

**On survivra
au Covid-19.
Mais au
reste ?**



SOINS DE PROXIMITÉ.
Le personnel médical privilégie le vélo pour les visites.

« **M**aison médicale, bonjour ! » Au téléphone, la voix est douce. Enjouée même. « *L'accueil est primordial* », avoue tout naturellement Chloé. Même lorsque les coups de fil s'enchaînent et que les patients sont nombreux dans la salle d'attente. Mais en cette fin de congés scolaires, c'est plutôt relâché. « *C'est normal. Il suffit que deux ou trois médecins soient en congé pour que la fréquentation diminue. Et puis, certains patients sont partis en vacances.* » La sonnerie du téléphone interrompt à nouveau la conversation. Derrière son bureau, la jeune femme décroche. « *Vous êtes en Italie ?* » Aïe, coronavirus ? Non, pas de panique, le patient prend un simple rendez-vous avec son médecin. « *Jusqu'à présent, nous n'avons pas de problème avec le Covid-19. Tout au plus, les gens se renseignent. Mais dans un quartier populaire comme celui-ci, ils peuvent vite avoir peur.* » Seule une petite affiche donne les conseils pour se protéger.

PRENDRE LE TEMPS

Chloé est infirmière à la maison médicale des Arsouilles, dans le quartier Saint-Nicolas à Namur. Aujourd'hui, elle remplace la préposée à l'accueil. « *Nous sommes dix-neuf à travailler ici*, explique-t-elle : *cinq médecins, trois infirmiers, quatre kinés, un assistant social. Ainsi que deux personnes pour l'accueil, une pour la gestion, une pour le développement de la santé communautaire et une autre pour la coordination de l'équipe. Nous nous réunissons deux heures par semaine en équipe pluridisciplinaire. On parle de l'organisation et aussi de certains patients. Chacun a son mot à dire. On peut ne pas être d'accord, mais on travaille ensemble dans le respect et la bienveillance.* »

Sourire aux lèvres, une dame débouche du couloir où se trouvent les salles de consultation. On se connaît. « *Je ne suis pas venue pour moi*, dit-elle, *mais pour René qui doit faire de la kiné. Il m'attend dans la voiture.* » Un jeune homme lui emboîte le pas. C'est David, nouveau venu dans l'équipe.

Il succède à Marie-Christine qui vient de prendre sa retraite après de nombreuses années de travail comme kinésithérapeute.

« *Dans le secteur des soins de santé, commente Chloé, nous proposons une médecine qui prend en compte l'ensemble de la personne, le bio-psycho-social. On passe beaucoup de temps avec les patients. Dans un hôpital, ce n'est pas le cas. C'est très riche. Je souhaiterais à tout le monde de s'y inscrire.* » Pour cela, il suffit d'être en ordre de mutuelle et de se présenter avec sa carte d'identité. Autre condition : habiter dans les environs pour que le personnel soignant puisse se rendre éventuellement au domicile du malade.

MEILLEUR SUIVI

Les consultations sont gratuites, mais les patients s'engagent, sauf exception, à recourir aux services de la maison médicale. Celle-ci reçoit un forfait équivalent à la moyenne de ce que coûte une personne à la sécurité sociale. Le montant global permet de rétribuer le personnel. Le médecin ne doit donc plus s'inquiéter du nombre de fois qu'il voit son patient. Et celui-ci peut venir autant qu'il le souhaite, sans payer davantage. Ce qui permet un meilleur suivi de la santé globale de cette population et une plus grande liberté, tant pour les soignants que pour les patients.

Plus de deux mille usagers fréquentent la maison médicale du quartier Saint-Nicolas. Les locaux, même spacieux, sont insuffisants. La liste d'attente est longue. « *Le deuxième mardi de chaque mois, nous faisons le point. Entre cinq et dix places peuvent se libérer. Soit une personne est décédée, soit d'autres ont déménagé.* » Les deux autres maisons médicales namuroises sont pleines. Une quatrième vient d'ouvrir à Bouge. On en compte aujourd'hui cent-vingt-et-une dans la partie francophone du pays. Elles prennent en charge environ quatre cent mille patients. Un ado en tenue de sport entre et s'assoit juste à côté de l'espace aménagé pour les enfants.

La maison médicale des Arsouilles

LA SANTÉ, AUTREMENT

Reportage : Thierry TILQUIN

Depuis une vingtaine d'années, une approche différente de la santé fait son chemin au sein d'un quartier populaire de Namur. La maison médicale des Arsouilles allie soins de santé, conditions de vie et lien social. Le bien-être des habitants s'en ressent.

« Ma maman vient de me déposer avant d'aller faire des courses, raconte-t-il. Toute ma famille est inscrite ici. L'accueil est très chouette. Et puis, c'est confortable : on peut y venir autant de fois que nécessaire. »

Sur le bureau, traîne *La feuille de chou*, le trimestriel destiné aux usagers du lieu. On y trouve les renseignements importants, quelques conseils et des nouvelles. À côté, plusieurs folders annoncent différentes activités organisées dans le quartier. Le 27 mars, cette maison médicale aurait dû fêter son vingtième anniversaire. Covid-19 aidant, c'est partie remise!

APPROCHE GLOBALE

« Pendant dix ans, se souvient Pierre, j'ai travaillé seul comme médecin dans ce quartier pauvre et populaire qui avait mauvaise réputation à Namur. Je consultais dans un appartement aménagé en cabinet médical. Mais les patients n'y venaient pas beaucoup.

Ensuite, en association avec d'autres médecins, j'ai ouvert au rez-de-chaussée. » La maison médicale des Arsouilles (surnom des habitants du quartier) était née. « Mais l'état de santé de la population ne s'améliorait pas pour autant. » Ce n'est pas, en effet, le médecin qui le détermine, mais les conditions de vie. « Une personne qui a beaucoup de problèmes psychologiques a aussi plus de chance de contracter des maladies du corps, poursuit-il. Une qui connaît des problématiques socio-économiques, de relation au travail... risque d'avoir des problèmes psychologiques et donc également physiques. Pour soigner une population, il s'agit de prendre en compte son environnement : la communauté de vie, le quartier, la pollution, les rapports humains dans le travail, le culturel, le poids de la société de consommation, etc. »

Pour promouvoir la santé des Arsouilles, c'est la vie du quartier et des habitants qu'il s'agissait dès lors d'améliorer. La maison médicale a commencé par ré-

aliser une enquête sur l'habitat avec la complicité de ses occupants. « Ils avaient beaucoup à en dire, rappelle le médecin. Les résultats leur ont été présentés, de même qu'aux associations et aux institutions actives dans le quartier. » Une dynamique de concertation et d'action collective s'est ainsi développée. Les projets se sont multipliés : école des devoirs, jardin communautaire, terrain de jeux pour les enfants, etc. En quelques années, le quartier a changé de visage et l'état de santé des habitants s'en ressent positivement.

On quitte le bel espace lumineux et coloré du hall d'accueil pour retrouver la rue Saint-Nicolas, aujourd'hui sous la pluie et dans la grisaille. Sur le pas de la porte, un patient, tout souriant, se confie : « Avant, j'aurais voulu partir de ce quartier qui était mal famé. Maintenant, je m'y sens bien. Tous les mercredis, je vais boire mon café au Petit Kawa, dans la rue. On y rencontre plein de gens. » ■

www.maisonmedicale.org

Femmes & hommes

LODE VAN HECKE.

L'ancien abbé d'Orval a été officiellement installé évêque de Gand le 23 février. Il entend conserver la culture et la simplicité qu'il a toujours pratiquées en tant que cistercien-trappiste, et l'archevêque Josef de Kesel l'a encouragé en ce sens. Il garde aussi la même devise qu'à l'abbaye : « Dans la joie de l'Esprit. »

MARJANE SATRAPI.

Dans une interview au *Soir* à l'occasion de la sortie de son dernier film consacré à Marie Curie, cette auteure BD iranienne déclare : « Je me battraï pour que des femmes puissent porter le voile, malgré toute la détestation que je peux éprouver à son encontre. »



STEPHAN POSNER.

Suite à une enquête interne, ce responsable national de L'Arche en France a reconnu qu'entre 1970 et 2005, le fondateur de l'œuvre, Jean Vanier, a eu, généralement dans le cadre d'un accompagnement spirituel, des relations charnelles avec au moins six femmes. Une épreuve « dont certaines ont gardé de profondes blessures ». Une emprise psychologique et spirituelle inspirée des théories et pratiques du dominicain Thomas Philippe.

ERNESTO CARDENAL.

Pour son engagement auprès des Sandinistes, ce trappiste et poète nicaraguayen, mort le 1^{er} mars à 85 ans, a longtemps été l'objet de sanctions canoniques, levées en 2019 par le pape François. Ses funérailles ont été interrompues par des violences contre les journalistes de la part de policiers et paramilitaires aux ordres des dirigeants ayant oublié leurs idéaux révolutionnaires.

A portrait of Guillaume de Fonclare, a middle-aged man with short, graying hair, wearing round glasses and a gray patterned scarf. He is smiling slightly and looking towards the camera. The background is a soft-focus outdoor scene with green trees and foliage.

Propos recueillis par Gérard HAYOIS

Guillaume de Fonclare a dirigé entre 2006 et 2010 l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, en Picardie (France). Après trois récits et un roman, il a publié l'an dernier *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, où il raconte sa retraite de près de deux mois en quête de Dieu. Depuis l'automne 2019, il est chroniqueur au quotidien *La Croix*.

Guillaume de FONCLARE

« JE SUIS UN CHRÉTIEN INACHEVÉ »

— ***Vous vous définissiez comme rationaliste, de gauche et athée pratiquant. Pourquoi vous êtes-vous alors retiré dans une maison loin de chez vous pour réfléchir sur le sens de la vie et la question de Dieu ?***

— Depuis longtemps, j'avais le projet d'amener de grands témoins, des gens d'une certaine notoriété sur les champs de bataille de la guerre de 1914-1918, ces endroits qui renvoient à notre finitude, à qui on est, à ce que l'on espère. Et de les faire alors réagir, les interroger sur le sens de la vie, leur rapport ou non à une transcendance. Pour des tas de raisons, cela ne s'est pas fait. J'ai finalement décidé d'écrire ce livre en m'interrogeant moi-même et en allant seul dans un endroit pour me coltiner avec l'idée de Dieu. J'ai trouvé une résidence d'écrivain dans le Quercy.

— ***Votre livre suit votre cheminement progressif. Dans les premiers jours, votre quête est essentiellement intellectuelle : vous cherchez des réponses dans les livres, sur internet, en analysant les arguments pour et contre l'existence de Dieu.***

— Oui, j'ai d'abord essayé de chercher à en savoir plus sur le processus de l'évolution de la vie sur Terre ou sur les expériences de mort imminente. Pour moi, l'argument suprême contre l'existence de Dieu était que la plupart des scientifiques de très haut niveau n'y croyaient pas. Mais durant ce séjour, j'ai découvert que des scientifiques de valeur sont restés très croyants, tout en faisant des études très poussées. Cela m'a favorablement surpris.

— ***Des éléments de l'ordre de l'expérience sensible vont ensuite être importants...***

— Les arguments rationnels pour ou contre l'existence de Dieu parlent à la tête. Mais il y a surtout ce que j'ai expérimenté, vécu au quotidien et que j'ai noté au fil des jours. J'étais là-bas au printemps, dans un endroit où la nature est très sauvage, très dense, très forte, où l'homme intervient très peu, et c'est extraordinaire de voir cette renaissance de la nature. Cela m'a beaucoup touché, troublé, interrogé. Outre la présence forte de la nature, le silence autour de moi, la méditation que je pratiquais ont favorisé mon évolution personnelle. J'ai aussi réécouté certains morceaux de musique qui m'ont porté haut, comme le concerto n°2 de Rachmaninov. Et j'ai fréquenté silencieusement certaines églises, surtout romanes, où j'aimais allumer un cierge. Là, on se dit que pour faire de tels chefs-d'œuvre, ces gens devaient être vraiment habités par plus grand qu'eux.

— ***D'autres événements vous ont influencé au cours de votre évolution spirituelle ?***

— Avant ce séjour, la rencontre en profondeur de quelques proches et amis chrétiens a été marquante. Ils ont été pour moi comme des jalons qui éclairaient ma route, des phares qui montrent où aller. J'ai eu la chance de rencontrer ces

croyants qui m'ont toujours présenté leur foi de manière très naturelle, mais sans essayer de m'embrigader ou de me donner des conseils pour agir. Cela m'a beaucoup touché. Grâce à eux, j'ai découvert qu'on pouvait vivre sa foi de manière très sincère, incarnée, continuer à être dans la vie active, sans s'en remettre complètement à des dogmes. Et en même temps tirer des enseignements de la manière dont la religion chrétienne propose de vivre. On rencontre des gens qui vont à la messe, mais continuent à faire les pires turpitudes. D'autres, au contraire, font de ce moment quelque chose de très profond et essayent le reste de la semaine d'en vivre concrètement.

« Je me suis rendu compte qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas là au départ. »

— ***À la suite de ces semaines de retraite, peut-on dire que vous avez vécu une conversion ?***

— Il n'y a pas eu d'événement spectaculaire, mais, un moment, je me suis rendu compte qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas là au départ, qui me tirait vers le haut, qui me dépassait. Une chose non intellectuelle, une présence réconfortante. Ensuite, la question de la mort, jusqu'alors très présente chez moi, est devenue secondaire, ne m'intéressait plus. On peut parler d'une conversion, mais alors progressive.

— ***Il a fallu une sorte de lâcher-prise ?***

— Tout à fait. J'ai abandonné cette colère qui était en moi, cette idée que Dieu m'avait joué un sale tour quand j'ai perdu mon père à l'âge de dix ans, puis la foi, devenu adulte. Je suis maintenant un renaissant à la foi.

— ***Vous vous définissiez comme athée pratiquant. Or vous venez d'un milieu chrétien...***

— Mon père venait d'une famille catholique. Il a rencontré ma mère divorcée avec un enfant et ils ont mal vécu le fait que, dans la paroisse où nous vivions près de Valence, ma mère ne pouvait pas communier à la messe, alors que son divorce n'était pas de son fait. En discutant avec des amis protestants, en allant quelques fois au temple, ils ont finalement décidé de rejoindre l'Église protestante où cette exclusion n'existe pas. J'ai donc été baptisé catholique, j'ai suivi le catéchisme, puis, vers sept ans, je suis devenu protestant avec ma famille.

— ***Vous avez néanmoins pris vos distances avec la religion...***

— Si j'ai perdu la foi, c'est parce que je l'ai eue de manière intense vers dix-neuf ans, avec le sentiment d'être habité par quelque chose ou quelqu'un de plus grand que moi. Mais ce sentiment a disparu. Inconsciemment, je crois que j'en ai voulu à Dieu de m'avoir en quelque sorte donné la foi et de

l'avoir reprise. Je suis devenu agnostique et puis athée de combat, virulent.

— **La mort accidentelle de votre père aviateur, alors que vous étiez enfant, a-t-elle contribué à cette distance ?**

— Ce décès a été pour moi une grande interrogation sur le plan spirituel. Je suis resté protestant, j'ai fait ma confirmation, étudié les Écritures et je suis resté dans cette communauté. Puis, progressivement, je n'ai plus été très croyant et quand j'ai quitté la Provence pour la Picardie à l'âge de vingt-sept ans, ce changement complet de vie a entraîné chez moi une rupture avec la religion.

— **On peut perdre totalement la foi ou alors ne pas adhérer complètement à des éléments du Credo, comme la divinité de Jésus ou sa résurrection... ?**

— Cela a été mon cas. J'ai toujours eu du mal avec l'idée de la divinité de Jésus, tout en ayant pour lui un attachement profond. J'adhère à sa personne, à son message, à la morale qu'il propose. J'assume l'adjectif de chrétien, mais je suis un chrétien inachevé.

— **Pour quelles raisons avez-vous fait des études d'histoire ?**

— Ces études sont l'une des manières de s'intéresser aux hommes et au sens de la vie. J'essaye particulièrement de comprendre les grandes évolutions de la vision du monde pour des populations, d'une époque à l'autre, par exemple du Moyen-Âge à la Renaissance.

— **Après vingt-cinq ans en Picardie, vous retournez vivre en Provence. Comment avez-vous apprécié cette région ?**

— J'ai vécu ici dans un monde essentiellement rural, marqué par les guerres et les invasions, plutôt fermé par rapport à la convivialité des gens du sud. Cette période a été fondatrice pour moi, elle m'a enrichi sur le plan personnel. Je suis devenu un adulte plus confiant. J'ai aussi attrapé une maladie invalidante qui m'a profondément transformé. J'étais quelqu'un d'assez carriériste qui voulait réussir professionnellement et financièrement. Je crois que je suis devenu plus posé, davantage dans le présent, plus confiant et amoureux de la vie.

— **Après vingt-cinq ans en Picardie, vous retournez vivre en Provence. Comment avez-vous apprécié cette région ?**

— J'ai vécu ici dans un monde essentiellement rural, marqué par les guerres et les invasions, plutôt fermé par rapport à la convivialité des gens du sud. Cette période a été fondatrice pour moi, elle m'a enrichi sur le plan personnel. Je suis devenu un adulte plus confiant. J'ai aussi attrapé une maladie invalidante qui m'a profondément transformé. J'étais quelqu'un d'assez carriériste qui voulait réussir professionnellement et financièrement. Je crois que je suis devenu plus posé, davantage dans le présent, plus confiant et amoureux de la vie.

— **Comme directeur de L'Historial de la Grande Guerre, vous avez pu aussi réfléchir à la façon dont les combattants et les civils ont fait face à la guerre et ses atrocités...**

— Ce qui m'a le plus marqué, c'est la violence partout, à la fois dans les combats, mais aussi dans la façon de considérer l'ennemi comme le mal absolu, d'expliquer par la religion qu'il s'agit d'un combat entre le Bien et le Mal. J'ai été aussi frappé par la capacité de résilience après la guerre. On a reconstruit. On est reparti, avec le sentiment d'un deuil qui ne pourrait jamais être complètement effacé. Et qui, aujourd'hui encore, est toujours présent par le souvenir, même d'aïeux d'il y a quatre ou cinq générations et toujours présents dans les mémoires.

— **Souffrance aussi des combattants s'adressant à un Dieu qui ne semble pas répondre...**

— Pour moi, ces guerres sont des histoires d'hommes dans lesquelles Dieu n'intervient pas. On pourrait croire que, face à ce Dieu qui ne répond pas, le sentiment religieux s'atténuerait. Les historiens ont au contraire constaté que, durant ces périodes, la religiosité était très présente. Face à l'horreur, on s'adresse à plus grand que soi et on espère qu'il viendra nous sauver si jamais le malheur s'abattait sur nous.

— **Aujourd'hui, ce sentiment d'une présence qui vous habitait lors de votre retraite est-il toujours là ?**

— Je suis toujours dans le même état d'âme ou d'esprit, animé d'un sentiment de gratitude et d'une présence bienveillante, déterminé à continuer à chercher. Si rien n'a changé sur ce point, je ressens qu'il me manque maintenant une communauté. En rentrant en Provence, je vais m'y atteler. Il est difficile de vivre sa foi de manière strictement individuelle. J'ai, au minimum, besoin d'échanger avec des amis sur ces questions. Je souhaite rejoindre une communauté protestante, en expliquant bien mes limites et mes questions toujours présentes. J'ai une foi protéiforme, mosaïque, comme beaucoup de gens aujourd'hui.

— **Pourquoi ce titre de votre livre, Ce nom qu'à Dieu ils donnent ?**

— Il m'est venu comme cela, sans chercher. L'idée est que chacun a une façon personnelle d'interpeller, de nommer Dieu et de vivre sa foi.

— **Et vous, Dieu, comment le nommeriez-vous ?**

— Je pourrais peut-être l'appeler « présence bienveillante ». Je pense plutôt à lui comme le grand ordonnateur, quelqu'un de très aimant qui me laisse un libre arbitre. Je n'ai pas la foi du charbonnier. J'essaye de ressentir cette parcelle de divin que j'ai en moi, douceur, lumière. C'est cela ma découverte, quelque chose d'intérieur. Personnellement, je ne m'adresse pas à Dieu. Je ne lui fais pas de demande, mais je rends grâce.

— **Depuis octobre 2019, vous tenez une chronique hebdomadaire le lundi dans le quotidien français La Croix...**

— J'ai été sollicité après la publication de mon livre. Au début, je n'étais pas très à l'aise parce que je n'avais pas pratiqué ce genre d'écriture. C'est pourtant un exercice que j'apprécie maintenant, tout comme la liberté qu'on me laisse et cette recherche d'un ton personnel. J'essaye d'être dans l'actualité avec un angle particulier, où les lecteurs peuvent se retrouver, avec une dimension où la spiritualité au sens large peut être présente.

— **Vous avez d'autres livres en perspective ?**

— Dans *Le bel obus*, mon dernier livre, il est question de la confrontation entre cette arme et des hommes ordinaires. Je suis en train d'en écrire un sur le mouvement des gilets jaunes en Picardie. Des gens de mon village en sont. Je les ai rencontrés et j'essaye d'en dire quelque chose que les autres n'ont pas dit, quelle est leur vie, d'où vient leur colère, pourquoi elle s'incarne de cette façon. Un autre livre est en cours sur ceux qu'on appelle "*les invisibles de la République*", ces jeunes sans emploi ni inscrits au chômage ni en formation, qui sont hors radar. On m'a également demandé d'écrire un livre sur la bienveillance, une très belle vertu, même si Macron l'a mise à toutes les sauces et que l'idée est un peu galvaudée. ■



Guillaume de FONCLARE, *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, Paris, Éditions Stock, 2019. Prix : 18,90€. Via *L'appel* : - 5% = 17,96€.

Sous les vernis de sainte Catherine

AUDREY JEGHERS RETROUVE DES COULEURS

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ



À Liège, l'église Sainte-Catherine s'active quelques jours par semaine. Une équipe de restauratrices bichonne une toile du XVII^e siècle évoquant le martyre de sainte Catherine, décapitée au IV^e siècle et connue sous le nom de Catherine d'Alexandrie. Après le ravalement de la façade de l'église, effectué en août 2018, un nouveau chantier exceptionnel a démarré.



EN NEUVICE.

Dans ce piétonnier, qui relie la place du Marché au pont des Arches, l'église Sainte-Catherine passe presque inaperçue, tant la ruelle est exiguë. Construite en style baroque à la fin du XVII^e siècle, elle abrite la plus grande toile de la région liégeoise.



DANS LE MAÎTRE-AUTEL.

En novembre 2018, quelques mois après qu'une partie de la toile s'est détachée de son châssis et déchirée en son centre, *Le Martyre de sainte Catherine* est retiré du maître-autel pour lequel il avait été peint en 1726 par l'artiste liégeois Théodore-Edmond Plumier.



DÉTAILS RETROUVÉS.

Déposée sur le flanc, sur un immense chevalet, l'œuvre est à présent stabilisée. Le nettoyage des anciennes couches de vernis oxydés touche à sa fin. La toile était tellement noire que l'on ne distinguait plus les détails de la scène.



TROIS ANS DE RESTAURATION.

Grâce au soutien du fonds David-Constant de la Fondation Roi Baudouin, la restauration de la toile a débuté en octobre 2019. Audrey Jeghers, conservatrice-restauratrice, dirige le chantier. « Vu sa taille - six mètres trente sur trois mètres quarante - les dégâts sont considérables. Nous travaillons deux jours par semaine avec, pour l'instant, une équipe de quatre. C'est un défi énorme, chaque manipulation est une opération délicate qui requiert plusieurs personnes. »



ÉTAPES SUCCESSIVES.

Par la suite, l'œuvre sera mise à plat et les restauratrices travailleront sur un pont roulant pour la surplomber sans marcher dessus. « Nous allons recoller les nombreuses déchirures. Pour cela, il y aura une dérestauration, c'est-à-dire un remplacement de l'ancien rentoilage arrière. Puis, nous incrusterons de nouveaux morceaux de toile là où il y a des lacunes, des manques. Ensuite, la toile sera retendue sur son châssis, puis viendra le masticage des lacunes. »



ARTISTES DE L'OMBRE.

« L'objectif est de retrouver la continuité de l'image initiale, poursuit Audrey. Il faut rendre l'accident invisible aux yeux du public. Dans notre métier, nous sommes des techniciens de l'art, mais pas des artistes. Nous devons rester en retrait par rapport à l'œuvre d'origine. »



LAURA ET AUDREY.

Anciennes de l'école de La Cambre, Laura et Audrey regrettent que leur métier ne soit pas reconnu. N'importe qui peut se dire restaurateur. À côté des restaurations relevant du patrimoine public, les marchands d'art ou les collectionneurs sont aussi des clients potentiels.



CHANTIER OUVERT.

« L'église est ouverte le vendredi. Il y a un engouement du public pour cette restauration. C'est chouette de pouvoir faire partager cela aux gens du quartier, aux touristes..., conclut Audrey, qui est dans le métier depuis quinze ans. Certains reviennent voir l'évolution. »

« Jésus dit : “C’est fini.” » (Jean 19,29)

LE PASSEUR

DE LUMIÈRE

Gabriel RINGLET



Il y a peu, le Prieuré de Malèves-Sainte Marie accueillait Yves Duteil appelé à venir prendre soin « de nos naissances et de nos morts ».

Au cours d’une rencontre-célébration exceptionnelle, le chanteur, très ému, confiera à l’assemblée quelques traces de son chemin le plus intime. Il réussira à toucher le spirituel du bout des notes et à partager avec générosité des mots si personnels qu’ils prendront, à chaque fois, saveur universelle. C’est que pour lui, le plus intérieur et le plus secret peuvent rejoindre le vécu de chacun à condition que la poésie soit au rendez-vous. Et elle l’était. Pas une poésie flottante ou nuageuse, mais celle qui s’enracine, dit-il, dans la vie la plus concrète et s’enrichit du réalisme qui l’a inspirée.

MERCREDI DES PARFUMS

Durant cette célébration du Mercredi des cendres, rebaptisée ce jour-là le Mercredi des parfums (car l’Évangile dit que pour jeûner, il faut se parfumer), Yves Duteil va beaucoup parler de lumière. « *Des premières nuances de l’aurore à l’embrasement du soir, le soleil déploie tous ses talents, dira-t-il, pour poser sur chaque grain de poussière un point d’or, et faire de la moindre goutte d’eau un chef-d’œuvre de transparence.* » Mais qu’on ne s’y trompe pas. « *Si notre cœur a soif de lumière, à l’inverse, la lueur fragile de nos plus grands espoirs a besoin de la pénombre pour rester perceptible.* »

« *Nous sommes tous des passeurs de lumière* », insiste celui qui a su tellement bien honorer « la langue de chez nous ». « *La réalité que nous connaissons ne cesse de disparaître au fil du temps, poursuit-il. Mais si la mémoire la transmet au-delà de notre mort, c’est que l’immatériel est souvent plus solide que la matière. C’est peut-être aussi un chemin pour mieux*

réussir sa vie. J’aimerais tant éviter de partir la mort dans l’âme. »

En cours de dialogue, il évoquera avec pudeur son opération à cœur ouvert de 2013 qui représentera un fameux « arrêt mélodie ». « *Quand on traverse le pire, on n’est jamais à l’abri du meilleur. Penser vers la lumière, cela aide à l’atteindre. Si personne ne rêve le monde de demain, il n’advient pas. Il faut rêver plus haut, pour que le monde, un jour, ressemble à notre rêve. Il faut parfois butiner le mal pour en faire le meilleur miel de la terre.* »

DANS LA DOUCEUR DU NOIR

Au moment du “rite de la lumière”, quand toute une assemblée prend feu dans la douceur du noir, le chœur des Muses et des musiciens qui accompagnaient et revisitaient Yves Duteil va interpréter magistralement *Le passeur de lumière* qui figure sur son tout dernier CD, *Respect*. Il y dit, au premier couplet :

« *Je connais par bonheur / Un passeur de lumière
Amoureux des étoiles / Et curieux de la Terre.
Emporté par son rêve / À des années-lumière
Un jour il est parti / Jusqu’au seuil du désert
Pour suivre une comète / Qui lui faisait de l’œil.
À travers sa lunette / Ça me fait tant de bien
De savoir qu’il existe / Des hommes tels que lui
Qui souffrent et qui résistent.* »

Je connais un autre Passeur de lumière qui, un jour, est parti, lui aussi, jusqu’au seuil du désert. Et Dieu sait qu’il résistait, ce qu’il paiera très cher. Tout au bout de son chemin de sable et de vent, et parce que la lumière de son ouverture à la différence mettait au grand jour la noirceur du clercisme, celui-ci va tenter de l’éteindre sur la croix. Mais c’était sans compter que « *Sa passion pour hier mène à croire en demain* », comme l’a écrit Yves Duteil. Qui dit encore, au bout de la chanson : « *Le cœur émerveillé / Anonyme et modeste / Il m’apprend à aimer / Par la beauté du geste.* »

En s’écriant « *C’est fini* », le Passeur de lumière s’en est allé... la vie dans l’âme. ■

Lectures spirituelles



DISSONANCE DIVINE

« Jésus ne ressuscita pas au troisième jour, mais chaque jour de sa vie. » « La fin des religions dans leur forme actuelle interviendra plus vite qu'on ne le croit. » « Pour être prophétique, l'Église se doit de traverser jusqu'à l'autre rive, post-séculaire et post-religieuse. » Le regard provocateur du théologien basque José Arregi sur de nombreux aspects du catholicisme est révolutionnaire, renversant. En 2009, sommé de se taire parce qu'il critiquait la nomination d'un évêque conservateur, le théologien avait préféré quitter l'ordre des Dominicains. Désormais marié et âgé de 67 ans, il enseigne toujours à l'université jésuite de Bilbao. (F.A.)

José ARREGI, *Éclats d'humanité, journal d'un chrétien en liberté*, Paris, Temps présent, 2019. Prix : 18€. Via L'appel :- 5% = 17,10€.



SAINTE UNIVERSELLE

Darshan : art d'êtreindre dans un geste d'amour un être dans la souffrance ou le malheur. À longueur de séances, ce geste d'humanité et de compassion, qui dépasse l'imposition des mains, est pratiqué par la mahatma Mata Amritanandamayi, alias Amma. Une simple fille de pêcheur, marquée par une profonde spiritualité hindouiste dès son enfance, devenue une sainte vivante des temps modernes. Une femme qui résume sa religion à un mot : amour. Déplaçant des foules immenses qui est-elle réellement ? Ami de l'abbé Pierre, de sœur Emmanuelle et du père Pedro, Pierre Lunel est fasciné par Amma, qu'il présente de manière accessible aux chrétiens et aux Occidentaux. (F.A.)

Pierre LUNEL, *Amma, celle qu'on attendait*, Monaco, Éditions du Rocher, 2019. Prix : 23,75€. Via L'appel : - 5% = 22,56€.



QUEL PARDON ?

La dynamique du pardon tient une place essentielle dans le christianisme. Le pardon est ce qui traverse le mal et permet à l'homme de renouer avec la bonté : c'est-à-dire qu'il est capable, à nouveau, de faire confiance et d'inspirer la confiance, d'écouter et parler, d'agir avec d'autres, de permettre et de se souvenir. Le pardon restaure la cause perdue. Il est un mouvement qui commence dans le don et qui maintient ce don alors qu'il n'est plus reçu, que la méfiance s'installe plutôt que la confiance. À l'heure où l'on parle tant de la condition victimaire, ce livre donne une nouvelle approche d'une attitude qui touche à notre humanité. (M.L.)

Guilhem CAUSSE, *Le pardon ou la victime relevée*, Paris, Salvator, 2019. Prix : 18€. Via L'appel :- 5% = 17,10€.



LA VOIE POÉTIQUE

Quelques lignes sobres et denses, des fulgurances, des cris de révolte, des espérances, une quête de Dieu inlassable : voilà ce qu'Alphonse Royen propose dans ce recueil de près de cent poèmes courts, accessibles, riches d'une intense vie intérieure. Il trouve superbement les mots qui touchent au cœur. Son titre, *Petites éruptions*, est bienvenu quand il s'agit de laisser s'écouler une légitime colère devant un monde sans âme, mais porteuse d'une aspiration d'absolu comme dans ce poème : « Veux-tu pressentir l'arôme de l'ultime ? / Pénètre profond dans ton jardin intime / Quelque chose y témoigne de Quelqu'un / Et de son mystère et de son parfum. » (G.H.)

Alphonse ROYEN, *Petites éruptions*, Paris, Le Lys Bleu, 2020. Prix : 11,50€. Via L'appel : - 5% = 10,93€.



REGARD EN ARRIÈRE

Sur des sujets aussi divers que Dieu, les émotions et la raison, les désirs, les médias, les animaux, les valeurs ou les moments décisifs de sa vie, l'ancien patron de *Psychologies Magazine*, 82 ans, livre ses réflexions en s'interrogeant sur sa longue existence. C'est un peu un bilan à l'âge où la perspective de la mort se rapproche inexorablement. S'il a eu un boulot qui le passionnait, c'est aujourd'hui du passé et des souvenirs. Seules les relations font vivre. Le lecteur ne trouvera pas dans cet ouvrage des fulgurances de la pensée, mais ces réflexions sont agréables à lire et pétrées de bon sens et d'humanisme. (J.G.)

Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER, *Avec le temps...*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 18,70€. Via L'appel :- 5% = 17,77€.



AH, LA VACHE !

« Quel est le lien entre la destinée de l'homme et celle du reste de la création ? Quelles conséquences nos actions entraînent-elles pour le reste de l'univers ? » Autrement dit : les animaux, les arbres ou même les cailloux vont-ils au paradis ? Bien des plantes et des bêtes attendent d'être sauvées. Tel est le propos d'un humour particulièrement savoureux de Frank Dubois, dominicain, professeur de théologie, pour aider à redécouvrir le message du Christ à la lueur de la matérialité du monde. Un livre inouï d'originalité. Un nouveau traité d'écologie naturelle distillé avec une grande intelligence. (M.L.)

Frank DUBOIS, *Pourquoi les vaches ressuscitent (probablement)*, Paris, Le Cerf, 2019. Prix : 14€. Via L'appel : - 5% = 13,30€.

Oser être soi

ÉLOGE DE

QUELLE DIFFÉRENCE ?

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon

Nombreux sont ceux qui continuent de se cramponner à leur siège en se plaignant d'être mal assis.

« **I**ls se moquent de moi parce que je suis différent, je me moque d'eux car ils sont tous pareils. » Cette phrase est attribuée à Kurt Cobain, auteur-compositeur-interprète et guitariste américain, fondateur du groupe Nirvana à la fin des années 80. Il se suicide à 27 ans alors même que *Nevermind*, le second album du groupe, atteint des records de vente. Icône de la Génération X2, pilier de la scène grunge de Seattle, il fut classé douzième meilleur guitariste de tous les temps par le magazine *Rolling Stone*. Et pourtant, tellement différent, tellement déroutant...

IL Y A MOI ET TOUS LES AUTRES

L'Homo sapiens, espèce de mammifère de l'ordre des primates, développe dès son plus jeune âge la tendance instinctive qui pousse des individus d'une même espèce à se rassembler et à adopter un comportement identique. C'est l'instinct grégaire. Nous l'observons lorsqu'un groupe fuit un danger. Poussé à l'extrême, cet instinct peut provoquer des comportements dits de « moutons de Panurge ».

Pour ma part, j'aime encore bien générer des débats autour de cette question, et lancer d'un air innocent : « *être différent, pour toi, c'est quoi ?* » Sachant qu'après quelques circonvolutions et détours purement rhétoriques, mon interlocuteur finira par admettre : « *C'est quelqu'un qui n'est pas comme moi.* » Un peu dans l'esprit de cette définition donnée par Eugène Labiche, célèbre pour sa contribution au genre du vaudeville et à ses pochades passionnelles et domestiques : « *Un égoïste, c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi.* »

N'est-ce pas paradoxal de faire prudemment comme tout le monde et, en même temps, de se penser unique ? Que faire de cette particularité qui sommeille en nous, de cette volonté de se distinguer en tant qu'individu dans la masse ? Oser être soi nécessite une force de caractère qui n'est pas donnée à tout le monde et le chemin vers l'authenticité est semé d'embûches. C'est tout un parcours que de s'harmoniser avec son environnement et de se sentir bien en toute situation. Nombreux sont ceux qui continuent de se cramponner à leur siège en se plaignant d'être mal assis.

DIFFÉRENT, OUI MAIS...

Il est vrai qu'oser affirmer sa différence peut parfois impliquer de faire s'éloigner de nous des personnes qui nous étaient proches. Ces derniers peuvent très mal accepter des changements de comportements, au point d'en devenir agressifs, persuadés qu'on cherche à les blesser ou à "mettre le bazar" dans leur vie. Le passage par le conflit est parfois nécessaire.

De plus, si la tendance actuelle semble être à l'inclusion, au respect de la diversité, à la recherche d'atypiques qui boostent la créativité d'un groupe, je reste persuadée qu'une grande majorité de notre société prône en réalité « *la différence dans la similitude* ». Comme s'il était bien de se distinguer, mais pour peu que cela reste dans certaines limites de l'acceptable.

Nous n'en avons pas fini avec le conformisme et le conservatisme, car c'est bien de cela qu'il s'agit : ne pas dévier de la norme admise, ne pas prendre trop de libertés en agissant de façon différente de ce qui est attendu socialement. Il est donc essentiel, je pense, de se poser régulièrement la question de notre identité et des rêves que nous poursuivons. Jusqu'à quels reniements irions-nous pour éviter d'être rejetés ? Nos réponses définiront ce morceau d'utopie que nous ne voulons pas renier, cette partie de nous qui nous permet de rester connecté à toute l'humanité. ■

La confession et le pardon

LIBÉRER

LA PAROLE

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Quoi de plus puissant, parfois dangereux et très salubre, qu'une parole qui se libère ?

L'actualité récente a montré qu'aucun milieu n'était épargné par les abus et les discriminations. C'est donc d'abord à la parole des personnes victimes de ces violences qu'il faut prêter l'oreille. Mais qu'en est-il de notre capacité à dire nos propres fautes ? Devant Dieu, nous parlons de « confession », devant nos frères et sœurs en humanité, « d'aveu ». Des mots assez peu populaires dans une société qui préfère le plus souvent penser les droits en termes individuels et les responsabilités en termes collectifs ou structurels.

« MES OS SE CONSUMAIENT »

Le Psaume 32 évoque le bonheur de l'expérience vécue du pardon de Dieu en réponse à la parole de confession. En exergue de ce Psaume, le mot « *heureux* » qui vient de deux racines : « aller, marcher » et « être droit, être juste ». Le bonheur vient du fait d'être en marche, de se laisser guider pour aller de l'avant. Le bonheur non comme un confort, un rempart, mais comme un chemin, une mise en route, une ouverture à l'autre. Un bonheur déroutant, exigeant car il passe par la libération de la parole : « *Tant que je gardais le silence, mes os se consumaient.* » Le psaume nous met en garde : le silence ronge, le silence tue.

C'est le silence de celui ou celle qui a commis le mal, mais qui se refuse à reconnaître ses actes et leurs conséquences. C'est le silence de l'indifférent, celui ou celle qui détourne le regard et consent ainsi à la violence. Et même si le Psaume concerne l'aveu de la faute commise, le silence qui ronge est également celui de la victime sidérée, humiliée, que personne ne veut voir ou entendre et que le système contraint à une double peine : la douleur du mal subi et l'injonc-

tion à l'invisibilité qui nie les faits, empêche toute reconstruction et fait perdurer l'oppression. La vraie erreur est de ne pas parler. De ne pas dénoncer quand on le peut, de ne pas avouer quand on le doit, de laisser l'autre s'enfermer dans sa douleur sans l'accompagner dans l'émergence d'une parole guérissante.

RECONNAÎTRE ET ÊTRE RECONNU

Avouer c'est reconnaître, mais c'est aussi être reconnu. Reconnu pour ce que nous sommes, reconnu dans notre entier, y compris cette part de vérité de nous-mêmes qu'il est si difficile d'assumer. « *Faire connaître sa faute et ne pas la couvrir, reconnaître ses transgressions, ses rébellions* », comme le dit le Psaume, voilà la posture lucide et courageuse du croyant qui a confiance en son Dieu. Tous, nous sommes capables du bon ou du mauvais, mais lorsque nous faisons ce choix, il faut pouvoir nous placer devant Dieu et assumer ce que nous sommes et ce que nous avons fait. Alors, nous pouvons entendre et recevoir une parole de pardon. Cette parole n'est pas « méritée », elle est donnée par pure grâce, et elle libère.

« *Je t'instruirai, je te montrerai la voie que tu dois suivre, je te conseillerai, j'aurai le regard sur toi* », poursuit le Psaume. Voici donc ce Dieu qui accompagne celles et ceux qui se confient en lui. Vivre le pardon de Dieu, c'est continuer sur un nouveau chemin et savoir que nous n'y sommes pas seuls. Dieu, littéralement nous « fait discerner », il fait appel à notre intelligence, nous indique la voie sans l'imposer. Heureux celles et ceux qui sont capables de reconnaître leurs fautes, ils seront capables de faire des choix différents de ceux d'hier. Heureux celles et ceux qui ne se laissent pas intimider par la violence, la menace ou le mépris. Heureux celles et ceux qui écoutent les victimes sans les enfermer dans ce statut, mais parviennent à leur faire sentir la force et le courage qu'elles ont en elles pour se relever. ■

Une pratique aux bénéfices multiples

LE BATCH COOKING, UN WEEK-END AUX FOURNEAUX

Chantal BERHIN

Marre des pâtes, pizzas et hamburgers ? Et pas le temps de cuisiner en semaine ? Voici la solution : le batch cooking ! Une pratique culinaire qui sert d'anciennes valeurs sur un nouveau plat d'argent.

On parle de plus en plus du batch cooking. De quoi s'agit-il ? Le mot *batch*, en anglais, signifie "en lot", "regroupé", "en une fois". *Cooking*, le fait de cuisiner. Il s'agit donc d'une méthode qui consiste à regrouper sur quelques heures la préparation de plusieurs, voire de tous les repas de la semaine. L'opération, pratique pour les personnes dont le rythme de vie rend difficile la confection de bons repas quotidiens, peut avoir lieu le dimanche après-midi, par exemple, ou un jour de semaine si l'on est en congé.

Il n'est pas question de prévoir un gratin de carottes pour en manger cinq jours d'affilée. Mais de préparer plusieurs plats en même temps et à l'avance. C'est ainsi, par exemple, qu'au lieu d'éplucher cinq carottes pour le stoemp du mardi soir, on en coupe le double ou le triple, voire plus. On en profite ainsi pour en raper le jour même et pour faire un potage et un gratin en vue d'autres repas. Dans la foulée, pendant que le rôti cuit au four, on place une tarte aux légumes sur un autre étage.

NON À LA MALBOUFFE !

Le batch cooking promet de venir au secours des femmes et des hommes modernes. Faute de statistiques, il est difficile de savoir quelles sont les catégories sociales les plus concernées. Il se décline abondamment dans des livres pratiques, sur des sites de cuisine, les pages de blogueuses et d'influenceuses et dans des vidéos. Le tout avec des photos de nourriture pleine de couleurs qui donnent furieusement envie de s'y risquer. On ne parle pas vraiment de haute gastronomie, mais plutôt de cuisine familiale, puisqu'il s'agit de réaliser les menus de la semaine à la maison.

Antoine et sa compagne, un jeune couple qui se lance dans la vie à deux, sont convaincus des bienfaits de cette pratique. Ils ont l'un et l'autre une vie professionnelle bien remplie et rentrent tard le soir. Et ils ont vu leurs parents, surtout leur maman, cuisiner de vrais repas pour une famille nombreuse. Le modèle parental joue en effet un rôle important dans le choix des enfants devenus grands, comme on le constate auprès de plusieurs adeptes du système. Non habitués à la malbouffe, à moins qu'ils n'en aient été dégoutés par de mauvaises expériences, les jeunes

adultes qui entament une vie autonome semblent plus exigeants en matière de qualité nutritive. Tout bénéfice pour la santé, ainsi que le résume un internaute enthousiaste : « *Votre corps et votre métabolisme vous remercieront de limiter l'apport en sucre et graisses saturées inutiles.* »

UNE COURSE CONTRE LE TEMPS

Le premier avantage du batch cooking est son gain de temps : regrouper les tâches permet d'aller plus vite, sans pour autant se stresser. « *Cuisiner en une fois prend moins de temps que le temps total passé à cuisiner tous les soirs* », constate celle qui se cache derrière le pseudo « Maman s'organise », dans un article paru sur son site du même nom. Le couteau, l'éplucheur, la planche, la passoire et les autres ustensiles ne sont salis qu'une seule fois. Pas besoin, effectivement, de les laver et les ranger, puisqu'ils vont resservir dans les minutes qui suivent pour un autre légume. Un petit coup de rinçage suffit. Toute cette artillerie va ensuite disparaître pour le restant de la semaine, après un passage au lave-vaisselle. À la fin des grandes manœuvres, chaque aliment est stocké au frais dans des contenants hermétiques. On peut aussi les congeler, selon le type de nourriture, tout en veillant bien à toujours maintenir l'hygiène et la chaîne du froid.

La préparation anticipative est finalement ressortie des arrière-cuisines avec une nouvelle appellation. Une maman de trois enfants, infirmière atteinte par ce virus depuis quelques mois, hésite à nommer batch cooking son activité du week-end. « *J'ai lu quelque part que cette pratique vient des États-Unis. C'est bizarre, car mes grands-mères n'y ont jamais mis les pieds, ni ma mère, ni moi non plus. Nous avons donc toutes "batch cooké" sans le savoir depuis au moins trois générations. Mais peut-être le faisons-nous maintenant de manière plus rationnelle et plus ludique.* »

Cette manière de procéder en un temps groupé privilégie le fait-maison et les valeurs auxquelles il est l'associé : la réappropriation du temps, la qualité des échanges familiaux, le respect des personnes qui travaillent, la lutte contre le gaspillage, la priorité accordée aux produits locaux et de saison, voire le soutien aux producteurs du coin. L'infirmière convaincue des bienfaits du système, brosse son scénario : « *Monsieur pèle et coupe les légumes selon les*

**GAIN.**

Cuisiner en une fois prend moins de temps que de cuisiner tous les soirs.

besoins de la recette. Pendant que les enfants peuvent assembler les tartes salées. On fait quelque chose pour l'esprit de famille. » La possibilité des échanges à table devant une nourriture non industrielle est également appréciée. « *C'est une sorte d'éducation à la santé* », ajoute celle qui est concernée par cet aspect dans sa vie professionnelle.

COOKING THERAPY

Cuisiner a la réputation, auprès des “thérapeutes culinaires”, de mobiliser les mêmes processus dans le cerveau que le coloriage ou la méditation. Préparer à manger permettrait de se fixer dans le moment présent et d'être dans le don de soi si l'activité est destinée à nourrir aussi les autres. Le batch cooking serait en quelque sorte un acte altruiste aux bénéfices multiples.

Selon des femmes qui se réunissent pour cuisiner et en ont tenté l'expérience, cette technique permet une certaine libération psychologique. Elles savent que tout est déjà prêt et que, le jour J, il ne reste que quelques assemblages à réaliser puis à réchauffer le tout. On sort de l'urgence et le temps de table gagne en sérénité. Un autre avantage a été pointé par ce groupe : la redistribution de la charge mentale sur la tête de plusieurs membres de la famille. « *C'est l'occasion de mettre d'autres mains à la pâte que les miennes, souligne l'une de ces dames. Les mains de monsieur et celles des enfants, lorsqu'ils sont en âge de se servir d'ustensiles de cuisine.* » On peut donc espérer une meilleure reconnaissance du travail parfois fastidieux que réalise la femme (ou l'homme) aux fourneaux ! Mais pas question

de profiter de ce temps libéré pour charger davantage les épaules de la personne dédiée à la gestion ménagère, bien souvent la femme.

Ce tableau peut paraître naïf et idyllique. Certains remettent d'ailleurs en question les belles promesses selon lesquelles en deux heures tout sera prêt pour la semaine. De même qu'il faut être critique par rapport au marketing très présent autour du phénomène : livres, fiches, listes de courses, abonnements à des recettes, plannings plastifiés à épingler au mur de la cuisine... Ou encore boîtes de conservation, casseroles révolutionnaires, robot mixeur, cuiseur multifonction qui « *permet de préparer des plats complets et variés en un temps record et de manière très intuitive* ». On sourit à l'idée d'un cuiseur intuitif.

Ces critiques mises à part, le bilan du batch cooking est plutôt intéressant parce qu'il met en pratique des valeurs de vie. Cette manière de sortir la batterie de cuisine en un temps limité en impliquant idéalement tous les membres de la tribu permet d'améliorer le rapport à la nourriture et de vivre dans un plus grand respect de la personne qui a la charge habituelle du ménage. Souvent une femme, assignée à des tâches que l'on pourrait partager à plusieurs. ■

Keda BLACK, *Mes premiers pas en batch cooking light*, Paris, Marabout, 2020. Prix : 16,60€. Via L'appel : - 5% = 15,77€.

Keda BLACK, *Je cuisine pour la semaine 70 recettes 30 diners*, Paris, Marabout, 2020. Prix : 10,45€. Via L'appel : - 5% = 9,93€.

Sites : www.cuisine-addict.com www.mamansorganise.com

Au-delà du corps



rites de passage

« *De tout temps, les rituels ont accompagné les femmes et les hommes dans leur parcours de vie. Ils avaient donc pour mission de souligner l'importance d'un événement à partager avec les proches.* » Aujourd'hui, on a besoin de (re)trouver des mots, des gestes avec lesquels on est

en résonnance. Voici une sorte d'encyclopédie, petit parcours dans le monde des rituels ouvrant une porte vers une compréhension plus large des événements qui marquent l'existence. (M.L.)

Nicolas Chauvat, *Daishizen. L'art de ressentir la nature*, Genève, Jouvence, 2019. Prix : 16,39€. Via L'appel : - 5% = 15,57€.

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Angelo Bison, du théâtre à la série télé

« JE SUIS DEVENU L'HOMME QUE JE VOULAIS DEVENIR »

Depuis quarante ans, l'enfant de Morlanwelz mène au théâtre une carrière exigeante, alternant auteurs classiques et modernes. Celui qui tourne actuellement avec plusieurs spectacles, dont deux seul en scène, a connu une célébrité nouvelle grâce à son interprétation d'un tueur d'enfants dans la série à succès de la RTBF, *Ennemi public*.

« **S**ans le théâtre, je serais mort malheureux. Mais rien ne me prédisposait à en faire, c'est le hasard de l'existence qui m'y a conduit. Grâce à lui, ma vie d'être humain s'est réalisée car il m'a appris à me connaître. Les personnages que je joue me permettent d'aller à la recherche de moi-même. Ils me façonnent. C'est un système de va-et-vient : j'apporte ma personnalité au rôle qui, en retour, creuse mon humanité. Je découvre des parties de moi-même que j'ignorais. »

L'un des personnages qui a particulièrement marqué Angelo Bison est récent : c'est celui de Béranger dans *Ennemi public*, série produite par la RTBF lointainement inspirée de l'affaire Dutroux. Et dont, depuis 2016, deux saisons ont été diffusées en Belgique et dans de nombreux pays. Son interprétation de ce tueur d'enfants en liberté conditionnelle, accueilli par les moines d'une abbaye ardennaise, lui a d'ailleurs valu l'an dernier le prix du meilleur acteur au festival Séries Mania de Lille. Or, ayant tourné très peu de films, il avait peu l'expérience de la caméra.

« Je voulais mettre de l'humanité dans ce personnage, explique-t-il. Elle troublait les gens qui m'arrêtaient dans la rue. J'avais toujours du plaisir à dialoguer avec eux, ils étaient parfois étonnés de me voir si disponible. Ils ne me la reprochaient pas, mais disaient que je rendais le personnage presque sympathique, ce qui les mettait mal à l'aise. Cela reflète l'ambivalence et la complexité de l'être humain. Ce personnage de psychopathe révèle des choses obscures de moi-même. Pour aborder ce type de rôle, il faut avoir les pieds bien plantés dans la terre pour ne pas perdre pied. »

UNE CENTAINE DE RÔLES

Son assise, c'est d'abord au théâtre qu'il la doit. Depuis un peu plus de quarante ans, ce fils d'Italiens né à Morlanwelz en 1957 se consacre corps et âme à cet art qui lui a permis de s'épanouir à travers une bonne centaine de rôles. Il a évolué avec une égale aisance chez Molière, Shakespeare et Tchekhov, ou chez des auteurs contemporains, notamment italiens. L'une des pièces marquantes de son parcours est, dans la seconde partie des années 2000, *Fabrica* d'Ascanio Celestini. Cette œuvre met en scène le monde ouvrier au cours du XX^e siècle, renvoyant le comédien à ses racines et à sa jeunesse.

Pour fuir la guerre et Mussolini, après un crochet par la Toscane, son père arrive en Belgique où il devient mineur. Et où il rencontre sa future femme, une compatriote. « J'ai eu une enfance heureuse, se souvient Angelo. J'étais beaucoup dans la rue, qui est une très bonne école. Mes parents me laissaient une grande liberté, mais ils ne pouvaient pas m'aider au niveau scolaire car ils parlaient à peine le français. Ma mère n'a fait que sa première primaire, elle est partie travailler à neuf ans chez les riches. Et mon père est allé jusqu'en troisième. Ils n'étaient pas très instruits au niveau scolaire, mais bien de ce que la vie leur avait appris. Ils étaient très humains. »

S'il a eu une enfance religieuse, le sexagénaire est aujourd'hui dans l'expectative. « Je ne suis certainement pas athée, mais ai-je la foi ? Je ne sais pas trop ce que cela veut dire. Je me dis toujours qu'à ce moment-là, on verra bien. J'essaie de me conduire en bon être humain. Je poursuis mon bonhomme de chemin et je me dis que je suis devenu l'homme que je voulais devenir. »

NI L'ÉCOLE NI L'USINE

Peu avant ses dix-sept ans, le jeune homme décide d'arrêter l'école avec son diplôme d'électricien. Il va passer à l'usine quatre années « abrutissantes ». « Je m'ennuyais tellement que, lorsque j'ai lu dans le journal que des cours d'art dramatique étaient donnés le soir à Morlanwelz, j'y suis allé. Ce que j'y ai découvert m'a sauté à la figure comme une bombe : c'était cela que je voulais faire. Ma professeure était morte de rire, jamais elle ne s'imaginait que je pourrais réussir, tellement j'étais loin dans le rien. »

Mais lui sait qu'il tient en main sa destinée. Dès lors, quand, en 1978, ses parents décident de regagner définitivement l'Italie, il ne les suit pas. Il prend le train pour Bruxelles où il s'inscrit au concours d'entrée du conservatoire. Mais aucun des jurés qui l'auditionnent ne l'accepte. Sauf un, le seul à croire en lui, Claude Étienne, alors directeur du Rideau de Bruxelles. « J'ai pour lui une reconnaissance infinie, sourit Angelo Bison. Il s'est montré très clairvoyant car il me manquait tout. Je n'avais pas de culture, je ne connaissais rien, j'avais un accent italo-wallon épouvantable. Sortant de l'usine, je tombais dans un univers intello complètement inconnu pour moi. Ma première année a été extrêmement difficile. »

VINGT-ET-UNE RÉPLIQUES

Très vite, son mentor lui donne de l'emploi et, dès sa deuxième année, il a une saison quasi complète. Cette progression rapide, il la doit, outre à son talent, à un travail acharné. Il se met à tout lire, les tragédiens grecs comme Molière *in extenso*. Grâce à son excellente mémoire, il emmagasine très vite tous ces textes. « En première année, raconte-t-il, comme on n'avait pas de concours public, on pouvait donner la réplique aux étudiants des années supérieures. J'en avais vingt-et-une, c'est moi qu'on voyait le plus. Tout le monde savait que j'étudiais les textes et que j'étais fiable. Ainsi, les professeurs m'ont remarqué. J'ai dû énormément travailler mon accent et ma diction. Quand aujourd'hui des spectateurs, souvent âgés, viennent me dire qu'on me comprend bien, j'en suis très heureux. Mon handicap est finalement devenu une force, il m'a obligé à avoir une articulation et une diction impeccables. Et je veux faire réfléchir le spectateur. Claude Étienne disait que le théâtre rend les gens intelligents. Un spectateur peut être dérangé mais, s'il n'a pas compris, c'est que vous avez mal fait votre boulot. »

Cet homme marié et père d'un garçon et d'une fille, qui vit à Gerpinnes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, tourne depuis plusieurs années avec quatre spectacles. D'une part, *Femme non rééducable*, mémorandum théâtre à propos de Anna Politkovskaïa, journaliste et militante des droits de l'homme assassinée à Moscou en 2006. Et *Lehman Trilogy*, sur l'histoire de la banque d'investissement Lehman Brothers dont la faillite a déclenché la crise monétaire de 2008. D'autre part, avec deux seul en scène : *Un homme si simple* d'André Baillon, dont le personnage demande à être interné parce qu'il désire la fille de sa compagne, et *L'avenir dure longtemps*, où le philosophe Louis Althusser évoque l'acte de folie qui l'a conduit à étrangler sa femme. Et le comédien s'apprête à adapter sur scène *Da Salò*, un texte d'essence autobiographique de Nicole Malinconi, auteure belge d'origine italienne comme lui. Toujours mu par le souci « d'être honnête envers soi-même et de garder un cap exigeant ». ■

Les nouveaux scénarios de la sexualité

L'AMOUR AU TEMPS D'INTERNET

José Gérard

Metic, Tinder, Adopteunmec, Badoo... Internet offre de multiples opportunités à celui ou celle qui cherche à rencontrer l'âme sœur. Les sites sont choisis en fonction des attentes : une relation sérieuse et durable, hétéro ou homo, une rencontre d'un soir, etc. Certains d'entre eux sont même spécialisés, par exemple en fonction de la profession : enseignants, médecins, agriculteurs... Si ces sites datent d'une vingtaine d'années, le fait de passer par un intermédiaire pour trouver l'amour, grâce aux petites annonces des journaux ou via des agences matrimoniales, remonte à la fin du dix-neuvième siècle.

UNE PRATIQUE COURANTE

Selon un sondage réalisé en France en 2018, un Français sur quatre déclare s'être déjà inscrit sur un site ou une application de rencontre, c'est-à-dire deux fois plus que lors de l'enquête précédente réalisée une douzaine d'années plus tôt. La rencontre en ligne semble donc entrée dans les pratiques courantes. Par ailleurs, si les usagers de ces sites faisaient surtout partie des classes aisées en 2006, la répartition est aujourd'hui équilibrée entre les différentes couches sociales, signe que l'usage du numérique s'est démocratisé.

Par contre, l'efficacité n'est pas garantie. À peine plus d'un utilisateur sur deux déclare être parvenu à rencontrer quelqu'un en vrai par ce biais, et cette proportion est beaucoup plus faible chez les hommes que chez les femmes. Si des rencontres amoureuses impliquant des sentiments existent, près de deux tiers des Français ayant eu recours à ces sites admettent y avoir déjà vécu une aventure sans lendemain. Et plus de la moitié, une expérience sexuelle avec quelqu'un qu'ils n'ont pas cherché à revoir par la suite.

Internet modifie-t-il la rencontre, ou bien le processus est-il finalement à peu près semblable à ce qui se passait dans le passé par d'autres moyens ? Trois éléments sont directement liés au numérique. Le premier concerne la dimension théoriquement infinie des possibilités de rencontres du fait du nombre de personnes inscrites. À titre d'exemple, en 2016, Adopteunmec, le site où ce sont les femmes qui font le premier pas, comptait plus de cinq cent cinquante mille visiteurs, Tinder et Meetic environ un million deux cent mille chacun.

SELON DIFFÉRENTS CRITÈRES

Une deuxième caractéristique de ces rencontres en ligne est de se baser sur une sélection selon différents critères,

à partir du profil rédigé par le candidat. Que ce profil soit réaliste et sincère ou qu'il corresponde plutôt à l'image qu'il voudrait donner de lui-même. Le hasard du « coup de foudre » est donc ici programmé. La troisième spécificité de la quête en ligne est de permettre de sortir concrètement de son cercle de sociabilité, alors que, dans le fonctionnement amoureux classique, le pourcentage de rencontres dans le cercle professionnel est très élevé. Le numérique offre ainsi, à ceux qui ont peu d'occasions de sorties ou de loisirs, comme les femmes seules avec un ou plusieurs enfants, la possibilité de provoquer malgré tout le destin.

Marlène Dulaurans et Raphaël Marczak, deux chercheurs français, font remarquer que le fait de passer par ces sites implique l'adoption de certains codes. « *Sur adopteunmec, observent-ils, seules les filles peuvent initier une mise en relation, en mettant un profil masculin dans leur panier... comme sur les sites d'achats en ligne.* » En plus de cette marchandisation de la relation, ils relèvent aussi une *gamification* de la rencontre : « *Le fameux 'swipe' qui consiste en un simple mouvement de validation d'un profil (glissement de sa description vers la droite) ou de rejet (glissement vers la gauche). Ce jeu de doigt est comme un plaisir; telle une jouissance de jugement à la fois légèrement cynique et drôle par sa rapidité*

Médias
&
Immédi@ts

TRAITER LES VIOLENCES

À l'occasion de la journée des droits de la femme, la ministre Bénédicte Linnard et l'association des journalistes AJP ont invité les médias à signer une charte sur le traitement des violences faites aux femmes. Ce texte, inspiré de l'exemple espagnol, invite notamment les médias à sortir ce sujet de l'ombre, ne pas le traiter comme des faits divers isolés mais comme des faits de société, et veiller au choix des mots et des images. *L'appel* s'est engagé à suivre ces recommandations.

ÉCOUTER LA NATURE

Quand l'homme relâche son emprise, la vie reprend et, avec elle, de vastes écosystèmes sont restaurés. Cette série propose en trois volets de deux épisodes une impressionnante exploration de cas de renaissance de la nature. Mercredi 08/04 : en Allemagne, du rideau de fer à la ceinture verte et, aux États-Unis, la renaissance des forêts de Nouvelle-Angleterre. Jeudi 09 : aux USA, la libération du fleuve Elwha, et le mystère du poisson invisible. Vendredi 10 : le secret du fou volant et l'énigme du cri silencieux. Sur Arte à partir de 18h10. Sur Arte.tv 01 → 14/04.



Le développement des sites de rencontre en ligne a modifié le champ des relations amoureuses, en les facilitant et les diversifiant. Sans pour autant fragiliser la conception traditionnelle du couple.

PULSIONS ET ENVIES.

Sur la toile ou pas, elles restent les mêmes : plus ça change, plus c'est pareil.

et sa facilité à laquelle incite l'immense quantité de membres disponibles. La séduction s'émancipe des codes habituels pour rentrer en parfaite résonance avec les nouveaux usages tactiles des périphériques nomades. »

SEXE OU AMOUR ?

Que recherchent les utilisateurs de ces nouveaux lieux de rencontre ? Selon la sociologue Marie Bergström, « les sites et les applications ont incontestablement changé les scénarios de la sexualité et ont engendré une diversification des relations (sex friend, plans cul, couples officiels, etc.). Mais c'est une erreur de dire que cet enrichissement du registre relationnel est en train de faire mourir le couple. La société contemporaine est toujours caractérisée par une norme conjugale forte. Elle n'est ni rejetée ni véritablement affaiblie. Simplement, la volonté de "se poser" arrive désormais plus tard, car

la période de jeunesse s'est prolongée (allongement des études) entraînant l'apparition d'une phase d'expérimentation sexuelle. »

Le philosophe Richard Mèmeteau revalorise quant à lui le *sex friend*, une relation qu'il juge empreinte d'humilité et de sincérité, loin de l'idée reçue d'un consumérisme de la jouissance. « C'est tout l'enjeu du sex friend : parce qu'il ne mène pas à l'amour au sens traditionnel du terme, parce qu'il permet de se rendre compte que chaque relation est unique et qu'il n'y a pas de recette miracle, il nous offre la possibilité de réfléchir à notre vulnérabilité, notre propre faillibilité, en tant qu'êtres humains. »

L'amour au temps du numérique, documentaire québécois réalisé en 2015, est-il toujours d'actualité ? Une blogueuse, Claudine Gagnon, relève d'abord ce qui a changé : « Aujourd'hui, je fais le tri

plus rapidement et les échecs amoureux me semblent moins lourds. » Avant d'observer des permanences : « Par contre, en regardant ce documentaire à nouveau, je trouve que la chasse à l'amour et à la baise se passe toujours de la même façon. Les pulsions et les envies sont toujours les mêmes et la société est toujours divisée en deux clans, les célibataires et ceux qui sont en couple. Plus ça change, plus c'est pareil. » ■



Richard MEMETEAU, *Sex friends, comment (bien) rater sa vie amoureuse à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2019. Prix : 18,45€. Via L'appel : - 5% = 17,53€.

Marie BERGSTROM, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte, 2019. Prix : 21,70€. Via L'appel : - 5% = 20,62€.

JÉSUS EST-IL VRAIMENT MORT ?

Judas a-t-il réellement trahi Jésus ? Pourquoi lui en voulait-on, et était-il aussi pacifique qu'on le dit ? Comment est-il mort, et était-il vraiment sans vie sur la croix ? Que penser de Joseph d'Arimathie, capable d'obtenir de récupérer son corps ? Ces questions sont au cœur de ce documentaire grand public qui retrace les

derniers jours du Christ en soulevant des points pouvant interpeller la foi. Avec la particularité d'être construit autour du regard critique (et parfois neuf) des théologiens spécialistes du Nouveau Testament.

Les mystères de la mort de Jésus, de Juliette Desbois, RTBF La Une, ve 03/04, 22h45, et sur Auvio. Avec les éclairages de Régis Burnet (UCLouvain), Joseph Verheyden (KU-Leuven), Anne-Catherine Baudoin (U. Genève), Helen Bond (U. Edinburgh), John Barclay (U. Durham) et de l'historien Frédéric Armand.

JEÛNER... QUELQUES JOURS

L'an dernier, le "jeûne intermittent" (*intermittent fasting*) a été le type de diète le plus recherché sur le moteur de recherche Google. Un genre de jeûne qui correspond à ce que recommandent diverses religions, dont le christianisme lors du carême. Le "jeûne religieux" serait ainsi de plus en plus à la mode.



Vanessa, Jérémy et les autres

L'ÉCOLE DE LA DERNIÈRE CHANCE

Jean BAUWIN

Thierry Michel consacre son nouveau documentaire, *L'École de l'impossible*, à des élèves en décrochage scolaire. Ceux qui trouvent refuge dans un collège situé en périphérie liégeoise, et pour qui tout redevient possible.

Un véritable choc ! À la vision de *L'École de l'impossible*, tourné au collège Saint-Martin de Seraing, on rit un peu et on pleure beaucoup. On ressort complètement secoué par le parcours de vie particulièrement chahuté de ses élèves. Des jeunes cabossés, déboussolés, poursuivis par l'échec, qui y trouvent une ultime chance d'être scolarisés. Ils sont pleins de rêves, mais de colère aussi, de violence et de désespérance. Sur cette dure réalité, Thierry Michel porte un regard bienveillant. Si on savait le métier d'enseignant difficile, il relève davantage ici de la vocation, d'un terrain de mission, ou plus souvent d'un chemin de croix. Avant d'espérer transmettre une matière, il faut gérer l'utilisation des portables, l'absentéisme, les conflits entre élèves, les insultes, la démotivation. Quand ce ne sont pas des amoureux qui se bécotent sur les bancs de la classe.

BIENVENUE EN ENFER !

Après avoir, pour les *Enfants du Hasard*, planté sa caméra dans une classe de sixième primaire fréquentée par des

petits-fils de mineurs turcs, le réalisateur liégeois a choisi de se fondre dans le décor d'un collège de Seraing, ville ouvrière toute proche de la sienne. Il s'est fait oublier de ces adolescents de dix-sept nationalités différentes, quasi tous enfants d'immigrés. Le collège Saint-Martin jouait autrefois son rôle d'ascenseur social pour des fils et filles d'ouvriers qui travaillaient dans la sidérurgie florissante. Aujourd'hui, une section spéciale a été ouverte pour les élèves en décrochage scolaire, ces ados en échec depuis l'école primaire ou qui sont exclus des autres écoles de la région. Une section de la dernière chance, en quelque sorte.

Avec un humour qu'on lui découvre tout au long du film, le directeur accueille les nouveaux enseignants au début de l'année par ces mots : « *Bienvenue en enfer !* » L'enfer, ce sont d'abord les élèves qui le vivent, et parfois aussi leurs professeurs... « *Dans cette école, il y a autant d'élèves que de profs absents* », note le bonhomme avec ironie. Mais quel bonheur, lorsqu'on peut aider ces jeunes, quand on les voit avancer et s'en sortir. C'est le cas de Vanessa qui, après deux ans de

décrochage, se remet au travail, motivée par le désir de devenir avocate. Elle réussit brillamment. Au point que, si elle veut progresser, elle va devoir quitter l'école pour une autre qui lui donnera le bon niveau. En attendant, cet établissement lui aura servi de tremplin pour se raccrocher.

JÉRÉMY, LE GENTIL

L'un des personnages les plus attachants du film est sans conteste Jérémy. Avec son visage poupon et son physique un peu rond, il respire la gentillesse. Jamais un mot plus haut que l'autre. Face à la caméra, il explique, avec une maturité étonnante, que sa mère n'a jamais eu de sentiments pour lui. Elle voulait une fille. Il ne lui en veut pas : « *On ne peut pas obliger quelqu'un à aimer.* » Il ne l'aime pas, mais ne la déteste pas non plus, il n'éprouve pour elle que de l'indifférence. C'est sa grand-mère qui l'a élevé, tant que cela lui a été possible.

En classe, il a du mal à se concentrer. Adepte de la procrastination, il ne cesse de remettre au lendemain le travail qu'il

Toiles
&
Planches

UNE AUTRE VISION

L'histoire de la Palestine avant et après la fondation d'Israël doit-elle être réécrite, en évitant les pièges des idées toutes faites ? C'est ce que pense le documentariste Roland Nurier, qui a interrogé des experts internationaux, des historiens, des diplomates, des juristes et de simples citoyens. En regard de l'histoire, tous mettent en avant le droit des Palestiniens à occuper leur terre.

Le char et l'Olivier, avant-premières avec le réalisateur, 24/04 Delta (Namur), 25 Cinéma Aventure (Bruxelles), 26 Ciné4 (Nivelles), 27 L'écran (Ath). En salles le 29/04.

INDÉFENDABLE ?

Peut-on défendre une mère qui a congelé ses bébés, un père qui a tué sa fille, ou Papon qui a déporté des juifs vers les camps ? Devant le public à qui il s'adresse comme à un jury, Richard Berry revêt la robe des avocats de six procès, et finit en incarnant une avocate. Un tour de force impressionnant qui révèle le fond d'une société et pousse à s'interroger sur l'art de la plaidoirie.

Plaidoiries, à Wolubilis, Bd du Souverain, 21-25/04 à 20h30, 26/04 à 15h. www.cc-auderghem.be



DÉBOUSSOLANT.

Voyage au pays des élèves en mal scolaire.

ne fera jamais. Son année, il la recommence mal puisque, pendant les cours, il préfère faire autre chose que ce qui lui est demandé. Lorsqu'il joue au mini-foot, on le voit sursauter chaque fois que la balle s'approche trop près de lui. On lui confie le rôle de gardien de but, mais il s'enfuit dès qu'un ballon arrive dans les filets. Il se retrouve dès lors très vite sur le banc de touche, comme dans la vie d'ailleurs. Lors d'une fête de fin d'année, il parle de son chien avec l'une de ses enseignantes. Celle-ci, sans s'en rendre compte, fait les questions et les réponses pour lui. Il parvient juste à glisser : « *Mon chien est le seul à m'écouter.* » Jérémie a de l'humour, de la gentillesse à revendre et une conscience politique.

Un jour, au réfectoire, il refuse d'aller en classe, il veut balayer le local. « *Ce n'est pas normal qu'on vive dans un lieu aussi sale.* » Un professeur s'énervé et l'emmène dans le bureau du directeur. Le directeur hausse le ton, le sermonne vertement. Lui qui se montre si souvent conciliant avec les fortes

têtes, qui n'aime pas les sanctions et leur préfère les encouragements, pour la première fois, il se montre intraitable. Il ne supporte plus la rébellion de Jérémie et ne le laisse pas s'exprimer. « *Nos règles sont le seul confort qui vous est offert* », assène-t-il.

DÉBATS ENFLAMMÉS

Jérémie cherche-t-il un prétexte pour ne pas aller en classe ou bien vient-il d'éprouver la force de la désobéissance civile ? Les délinquants et les vrais rebelles du collège écoutent respectueusement le directeur, qui parvient toujours à les amadouer. Mais ici, Jérémie, le désobéissant silencieux, déclenche la colère de tous. C'est qu'il met en échec l'autorité de ses maîtres. Il y a là un débat à ouvrir : enfreindre les règles est-il moins dangereux que renier l'autorité ? Le jeune homme a des rêves trop grands pour lui, il veut se lancer dans la recherche scientifique, guérir les gens, sauver l'humanité. Son cœur est immense. Pourtant, en fin d'année, il décide de quitter l'école.

Il s'est mis tous les professeurs à dos, lui qui les trouvait, au début, pas assez sévères. Mais il n'a sans doute pas dit son dernier mot.

Le film de Thierry Michel ne manquera pas de lancer des débats qui promettent d'être enflammés. On espère juste qu'ils seront plus respectueux que ceux que les professeurs tentent de mener dans leurs classes. Beaucoup d'élèves ne parviennent pas, en effet, à dialoguer, juste à s'insulter. De tragiques faits divers sont d'ailleurs l'occasion de quelques affrontements verbaux. Un professeur se trouve par exemple bien peu armé face à un élève qui trouve normal que deux policières aient été égorgées : « *Voilà beaucoup de bruit pour rien. Des flics tirent sur des gens innocents, et bien des gens tirent sur des flics innocents !* » Une autre poursuit : « *La liberté d'expression, c'est de pouvoir dire aussi : "Bien fait pour elle !"* »

Et lorsqu'on aborde en classe le sujet de l'homophobie, un jeune, qui lui-même a souffert du racisme, veut bien qu'il y ait des homos dans sa classe, à condition qu'ils ne viennent pas lui parler et encore moins le toucher. Les préjugés ont la peau dure, et il reste encore bien du travail pour les enseignants. ■

L'École de l'impossible, un film de Thierry Michel, en salles dès le 29/04.



GRAINES DE FRATERNITÉ

L.U.C.A est l'acronyme anglais du plus vieil ancêtre commun universel. Deux comédiens exceptionnels, Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli, petits-fils de migrants, partent à la recherche de leurs racines en terre italienne. En accueillant les spectateurs, ils leur posent cette question simple en appa-

rence : « *D'où viens-tu ?* » Comme si elle suffisait à définir l'individu. Et si cet ancêtre commun était au fond de chaque être humain ? Avec humour, tendresse et émotion, ce spectacle balaie pas mal d'idées reçues et pousse des graines de fraternité.

L.U.C.A, d'Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli, 21-30/04 Théâtre de l'Ancre, Charleroi
www.ancra.be
 05-16/05 Théâtre National
www.theatrenational.be

CAS DE CONSCIENCE

Trois flics sont chargés de reconduire un étranger à la frontière. Sur le chemin de l'aéroport, l'une d'entre eux comprend qu'à son retour, leur prisonnier risque la mort. Remuée par ce cas de conscience, elle cherchera à convaincre ses collègues de le laisser s'enfuir.

Police, d'Anne Fontaine, avec Virginie Efira. En salles le 01/04.

Rénové de fond en comble

LE POLYPTYQUE MYSTIQUE

Frédéric ANTOINE

Est-ce pour rester éternellement connu, alors qu'il n'avait pas pu avoir d'enfant, que l'échevin gantois Joos Vijd, riche membre de la fabrique de l'église Saint-Jean, avait commandé aux frères Van Eyck le retable de *l'Agneau mystique*, où il est représenté avec son épouse Isabella Borluut ? C'est en tout cas ce que prétend Jonas Bruyneel dans un roman dont Vijd est le héros. Une preuve parmi d'autres de l'engouement qu'inspirent à la Flandre ce tableau et ses deux auteurs. Une Flandre où nombreux sont ceux qui considèrent que, même s'ils n'en sont pas les plus célèbres artistes, les frères Van Eyck seraient les plus illustres. À commencer par le cadet, Jan, à qui l'on doit l'essentiel de cette toile géante commandée à son frère Hubert, décédé en 1426, six ans avant son achèvement. Et quinze ans avant la mort de Jan.

UNE HUILE QUI DÉTAILLE

Jan Van Eyck a consacré toute sa vie à l'art pictural, qu'il fera fortement progresser en "inventant" la peinture à l'huile. Une technique que l'on était jusqu'alors incapable d'utiliser de manière pérenne, car l'huile mettait trop

de temps à sécher. Jusqu'à il y a peu, on considérera que Van Eyck avait découvert cette manière de peindre. On sait aujourd'hui qu'elle était connue dès la Rome Antique, et déjà utilisée au Moyen Âge. Mais Van Eyck va réussir à perfectionner la technique. Il parvient à stabiliser le recours à l'huile, sans doute en utilisant de la térébenthine, et à obtenir le séchage court qui procure aux toiles une qualité de peinture incomparable. Avec une brillance jusque là inconnue. Ce qui conduira par la suite tous les artistes à ne plus recourir qu'à cette technique.

Grâce à cette méthode, la manière de peindre de Van Eyck se distinguera aussi de manière très claire par son type de regard et de rendu du sujet. Une véritable "révolution optique" qui culmine dans les dix-huit panneaux de *l'Agneau mystique*. Ceux-ci sont peints sur du chêne recouvert d'un mélange de craie et de colle animale, les personnages étant réalisés à la peinture à l'huile. Tous les experts s'accordent pour reconnaître que c'est la combinaison de ce travail minutieux et de peinture translucide qui confère au retable sa dimension originale. Il semble en émaner « une sorte d'éclat intérieur, une lumière divine ».

Il y a un peu moins de six cents ans, un chef-d'œuvre prenait place dans la cathédrale Saint-Bavon : l'Adoration de l'Agneau mystique. Alors que se termine la restauration de ce retable à jamais incomplet, Gand consacre une année d'événements culturels à ses auteurs, les frères Van Eyck.

GÉNIE EN RÉTROSPECTIVE

Pour les Van Eyck et leur retable, 2020 n'est en rien une année anniversaire. Pourtant, Gand a décidé de leur dédier toute cette année parce qu'elle coïncide avec la fin de la première partie de la restauration de *l'Adoration de l'Agneau mystique* et son retour, dans un contexte totalement renouvelé, au sein de la cathédrale St-Bavon. Ces travaux de restauration et de conservation ont débuté en 2012, sous l'égide de l'Institut royal du Patrimoine artistique, au Musée des Beaux-Arts de Gand (MSK). Les visiteurs ont pu y assister au travail des restaurateurs, et aux découvertes réalisées en nettoyant la toile de ses retouches successives. Ces opérations terminées sur huit panneaux, le retable pourra retrouver place dans la cathédrale cette année, après avoir été, au MSK, au centre d'une rétrospective unique en son genre des œuvres de Jan Van Eyck et de son siècle.

*Portées
&
Accroches*

SOUFFRANCE D'UNE MÈRE

Poème latin médiéval, le *Stabat Mater* (XIII^e siècle) évoque la souffrance de Marie lors de la crucifixion de Jésus, insistant sur le caractère humain et incarné de sa douleur. Signe d'une foi exprimant l'émotion et l'empathie, il a fait l'objet de diverses adaptations, dont celle abusivement attribuée à Pergolèse.

Châtelineau : église St-Barthélemy, sa 04/04 20h, avec l'ensemble Darius.

📄 www.facebook.com/orguedechatelineau/

Malonne : Abbaye, sa 24/04 20h30, di 25/04 19h30 par le Scherzi Musicali.

📄 www.abbayedemalonne.be

LE PASSÉ DU FUTUR

Depuis toujours, on imagine comment demain sera fait. C'est à ces regards vers l'avenir qu'est dédiée cette exposition qui propose un voyage en neuf étapes évoquant les manières de raconter demain, les utopies, le rôle transgressif des créateurs, les effondrements... Avec les apports d'artistes contemporains et de Luc Schuiten. Un regard "pop", incluant jeux vidéo, robots-jouets et héros des écrans.

Bye Bye Future, Musée royal de Mariemont, 7140 Morlanwelz → 24/05 ma-di 10-18h.

📄 www.musee-mariemont.be



RÉVÉLATION.
Le travail méticuleux des restaurateurs est en train de prendre fin.

Cette exposition rassemble la moitié des œuvres de l'artiste existant à l'heure actuelle, et les inscrit dans le contexte de son époque. Elle s'articule autour des volets restaurés de l'*Agneau mystique* et d'autres de ses œuvres, installées à côté de dizaines de peintures de ses contemporains. On entend y « démêler le vrai du faux à propos de l'artiste et inscrire sa technique, son œuvre et son influence dans une perspective nouvelle ».

RETOUR À LA MAISON

S'il faut un peu se dépêcher pour encore visiter cette exposition, on aura par contre tout le temps pour la redécouverte de l'*Agneau mystique* dans son écrin original de la cathédrale St-Bavon. Le retour de l'ensemble de l'œuvre n'y aura lieu que le 8 octobre, dans un centre de visiteurs flambant neuf. Ce qui ne sera pas un luxe, car la scénographie et les espaces d'accueil actuels entourant le tableau appartiennent à une époque révolue, où

le terme "muséologie" devait être un gros mot. Dès cet automne, à l'aide de lunettes de réalité virtuelle, les visiteurs pourront voyager dans le lointain passé et vivre l'histoire mouvementée de l'œuvre et de la cathédrale gantoise comme s'ils y étaient. Vivre « le mystère suprême, dans sa gloire absolue ».

Elle a en effet été mouvementée, l'histoire de ce polyptyque. S'il a échappé à l'iconoclasme, il sera volé par les troupes de Napoléon, et restitué en 1815. En 1934, des malfrats en dérobent deux panneaux. Si celui représentant saint Jean-Baptiste sera restitué, le panneau des *Juges intègres* reste, lui, totalement introuvable.

Une rocambolesque histoire qui suscitera des récits captivants et de nombreuses hypothèses mystérieuses que raconte notamment un livre qui vient de paraître. Et que les visiteurs peuvent revivre en jouant aux détectives au STAM, le musée de la ville de Gand. Les nazis, eux aussi, s'empareront en

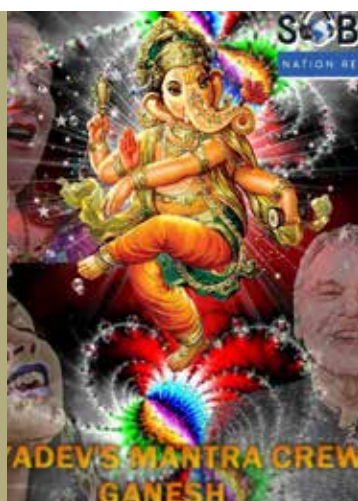
suite du polyptyque, entreposé dans un souterrain en attendant l'hypothétique construction d'un immense musée à Berlin. L'œuvre sera sauvée en 1945 par les *Monuments Men*, ce commando américain chargé de restituer les œuvres d'art volées. À son retour à Gand, le retable a été accueilli comme un roi par la population. Il le sera encore cette année. ■

Van Eyck, une révolution optique, MSK, Ci-tadelpark, → 30/04 9h30-19h (réservation conseillée) ; *Les couleurs de Van Eyck dans le design*, Design Museum Gent → 06/09 ; *Van Eyck en profondeur, regards d'architectes et d'artistes*, Musée universitaire gantois → 31/12 ; *Lights on Van Eyck*, spectacle multimédia, église St-Nicolas → 01/11 ; *Van Eyck Cosmopolite*, De Centrale → 31/12.

Nombreux concerts, dont la création de l'*Agnus Dei* d'Arvo Pärt (Bijlokekaai, 22/09). Programme complet : www.vaneyck2020.be



À lire : Harry DE PAEPE et Jan VAN DER VEKEN, *L'agneau mystique, admiré et volé*, Bruxelles, Casterman, 2020. Prix : 19,95€. Via L'appel : - 5% = 18,96€.



CLIMAT ET GROTTES

Jayadev est le nom bouddhique de John Richardson, fondateur en 1974 du groupe pop-rock The Rubettes. Avec sa chorale Mantra, il propose une expérience peu ordinaire : chanter avec des centaines d'autres personnes dans le cadre des Grottes de Han. Pour ce premier concert, intitulé *Le changement climatique du cœur*, il enregistrera une

partie de son prochain album. Jayadev compte organiser à travers le monde une tournée pour soutenir la condition fragile de la « Terre Mère ». Selon ses concepteurs, cette expérience doit élever le cœur de l'âme de la Terre, en chantant à soixante mètres sous sa surface.

Événement normalement prévu le samedi 04/04, aux grottes de Han. Attention : dans les grottes, la salle est à 15 minutes de marche. concertinthecave.be/fr

PUNK WORLD

Le punk avait remis en cause l'industrie du rock et est devenu un phénomène sous-culturel. Quarante ans plus tard, cette expo en révèle l'ampleur à travers flyers, affiches, albums... de la collection Andrew Krivine.

Punk Graphics → 26/04, Adamuseum, place de Belgique (Hey-sel), tlj 10-19h adamuseum.be/punk-graphics/

Olga Tokarczuk, prix Nobel de Littérature

RACONTER LE MONDE POUR LE TRANSFORMER

Christian MERVILLE



« La tâche de la littérature est de montrer des points de vue étranges, bizarres qu'on ne pourrait pas voir sans elle », affirme l'écrivaine polonaise.

« Une imagination narrative qui, avec une passion encyclopédique, symbolise le dépassement des frontières comme forme de vie. » C'est par ces mots que les jurés du prix Nobel de Littérature ont motivé leur décision de couronner Olga Tokarczuk en 2019. Née en 1962, elle est célèbre dans son pays pour ses nombreux romans, essais et recueils de poèmes traduits dans plus de vingt-cinq langues. Mais reste peu connue dans le monde francophone où seulement quelques-uns de ses livres sont disponibles. Ce coup de projecteur permet donc de découvrir l'univers particulier de celle qui se plaît à dire qu'il y a toujours « entre l'homme et la réalité, un processus très intéressant d'interprétation, l'endroit où commence la littérature ».

Sur les ossements des morts (2009) est un récit haletant qui fait découvrir un personnage hors norme, Janina Doucheyko, passionné par la nature,

l'astrologie et l'œuvre de William Blake. Dans son petit village isolé et apparemment sans histoires, des morts mystérieuses surviennent auprès d'habitants qui pratiquent la chasse avec ardeur. Janina prétend que ce sont les animaux, nos semblables, qui se vengent. Avec aplomb, elle déclare : « Il faut toujours garder les oreilles et les yeux ouverts, et savoir associer les faits, déceler une similitude là où les autres voient une différence. »

RESSOUDER

Autre village dans *Dieu, le temps, les hommes et les anges* (1996), celui d'Antan où la vie est ponctuée par le temps propre à chaque existence. Mais il est bouleversé par l'arrivée de la guerre et de sa folie. Se dessine ainsi une sorte de puzzle qu'il faut retisser pour en reconstituer le récit et tenter de lui donner du sens. « Je traite l'écriture comme une manière de ressouder le monde. Nous devons aujourd'hui fournir un véritable effort pour redon-

ner sens au monde », explique la romancière. Un roman hors du temps qui parle de notre manière singulière d'être au monde.

SOI ET LES AUTRES

Chaque livre d'Olga Tokarczuk conduit le lecteur à la frontière du sublime, dans un voyage incessant entre le réel et l'imaginaire, entre soi et les autres, le rationnel et le surnaturel. *Les Pérégrins* (2007) apparaît comme une forme de carnet de voyages recensant tous les déplacements des existences humaines. « Ce roman, en forme de constellation, commente son auteure, reflète cette obsession à rechercher des liens entre les différentes expériences que nous vivons. »

Le héros des livres de *Jacob Frank* (2014), enfin, est un personnage bien réel, alors qu'on peut le croire sorti de l'imagination de l'écrivaine. Tout a, en effet, été fait pour qu'il soit complètement oublié. Peut-être parce que l'histoire se passe pendant le siècle des Lumières, au cœur des débats entre les diverses religions pour tenter d'exprimer la *shekina*, la présence divine. Peut-être aussi parce qu'il parle de l'antisémitisme dans un pays encore marqué par cette question, jusque dans son histoire récente. « *Quelque chose de fort, même au sens contemporain car, dans ce livre, on parle beaucoup de ces immigrés, de ces autres qui arrivent et essaient de faire partie d'une société* », déclare Olga Tokarczuk. ■

Olga TOKARCZUK, *Les Pérégrins*, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2010. Prix : 24€. Via *L'appel* :- 5% = 22,80€.
Olga TOKARCZUK, *Les livres de Jakob*, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2018. Prix : 29€. Via *L'appel* :- 5% = 27,55€.
Olga TOKARCZUK, *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, Paris, Robert Laffont, 2019. Prix : 10,30€. Via *L'appel* :- 5% = 9,79€.
Olga TOKARCZUK, *Sur les ossements des morts*, Paris, Éditions Libretto, 2014. Prix : 9,70€. Via *L'appel* :- 5% = 9,22€.

Des livres moins chers à L'appel



Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

.....	€
.....	€
.....	€
Total de la commande + frais de port :	€
Nom :	
Prénom :	
Rue :	
N° :	
Code Postal :	Localité :
Tél. :	E-mail :
Date :	Signature :

Livres



UN PROF LIBRE

Alain Dantinne est professeur de français et de philosophie dans un collège de la province de Namur. Soixante-huitard dans l'âme, rebelle, anticonformiste, il avance dans la vie, avec un recueil de poèmes dans une main et un essai philosophique dans l'autre. Arrivé à l'âge de la retraite, il jette un regard sans complaisance sur son parcours professionnel et dénonce les absurdités du système scolaire belge, dans un récit truffé d'anecdotes amusantes ou émouvantes. Dans sa pratique pédagogique, c'est l'élève qui est au centre des préoccupations, pour qu'il trouve sa propre voix et sa propre voie pour être libre. (J. Ba.)

Alain DANTINNE, 68, *Rue des Écoles*, Louvain-la-Neuve, Académia, 2019. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



INACCEPTABLE

Adolescente, Salma avait été mariée à un villageois, qui s'était empressé de partir seul chercher fortune en Amérique du Sud, laissant sa femme à la merci de sa belle-soeur. Une vie sans espoir, jusqu'à une rencontre coup de foudre avec un maître d'école. Persuadée que sa belle-famille comprendra, Salma s'enfuit chez quelqu'un en qui elle croit avoir confiance. Mais elle sera dénoncée, et subira un calvaire qui la mènera à la mort. L'histoire de ce romancier syrien pouvait être un conte de fées ; elle s'avère un vrai récit d'horreurs, révélant les mœurs et stratagèmes implacables à l'œuvre là où l'honneur familial prime sur tous les sentiments. Un petit livre qui donne froid dans le dos. (F.A.)

Mamdouh AZZAM, *L'échelle de la mort*, Arles, Actes Sud/Sindbad, 2020. Prix : 12,80€. Via *L'appel* : - 5% = 12,16€.



DESCENTE AUX ENFERS

Monter à la ville, est-ce grimper vers le ciel ? Dans une France du tournant des années 90, toujours aussi rurale, la famille Vialle, et surtout le père, y croyait ferme. La ville allait révolutionner leur quotidien. Jusqu'à ce que ce rêve s'écrase sur les réalités d'une vie qui n'était faite ni pour lui, ni pour elle, ni pour leurs enfants. Et surtout pas pour son fils Martin, qui ne cesse d'admirer ce père adoré. Jusqu'à commettre ce qui fait basculer une existence. Racontée à travers les yeux de Martin, cette destinée familiale dramatique rappelle que la course au bonheur est pavée d'illusions, lorsque celle-ci repose sur les miroirs aux alouettes de la consommation. (F.A.)

Guyette LYR, *Lui, à deux pas de moi*, Arles, Actes Sud, 2020. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.



LE PREMIER JUSTE

Varian Fry, journaliste américain, découvre en 1935 à Berlin les premiers pogroms et la montée d'Hitler. Plus tard, l'avancée des troupes allemandes. Il ne reste pas insensible à ce qui conduira aux déportations, non seulement de juifs, mais aussi de nombreux artistes et intellectuels allemands. Pendant treize mois, d'août 1940 à septembre 1941, il va sauver deux mille personnes, parmi lesquelles André Breton, Hannah Arendt, Marc Chagall, Alma Mahler... Mois après mois, Bernadette Costa-Prades retrace cette aventure palpitante souvent méconnue. En 1996, près de vingt ans après sa mort, il sera reconnu, par Israël, Juste parmi les nations. (M.L.)

Bernadette COSTA-PRADES, *La liste de Varian Fry*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 19,85€. Via *L'appel* : - 5% = 18,86€.



QUEL DESTIN !

« Signor Mortara, j'ai le regret de vous informer que vous êtes victime d'une trahison : votre fils Edgardo a été baptisé et – ordre de l'inquisiteur – je suis obligé de l'emmener avec moi. » La loi papale en vigueur au milieu du XIX^e siècle interdisait à toute famille juive d'élever un enfant catholique. C'est le début d'un thriller historique racontant le destin d'Edgardo Mortara, six ans, placé dans un monastère pour y être éduqué. Cette "affaire Mortara" est riche des liens avec les grands événements de l'époque en permettant d'entrevoir les principales forces politiques en présence au moment de l'unification de l'Italie. Passionnant ! (M.L.)

David KERTZER, *L'incroyable destin d'Edgardo Mortara*, Paris, Le Cherche midi, 2020. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.



DIALOGUE INATTENDU

13 novembre 2015 : attentat terroriste au Bataclan à Paris. Parmi les victimes, Lola Salines, 28 ans. Qui aurait imaginé un dialogue possible entre le père de cette jeune fille et celui d'un des assaillants djihadistes, tué sur place ? Cette rencontre a bien eu lieu. Azdyne Amimour est un musulman cultivé et modéré. Georges Salines ne recherche pas la vengeance, mais milite pour la prévention de la radicalisation. Ils se sont vus, ont essayé de comprendre l'engrenage qui a amené le terroriste à passer à l'action meurtrière. Ils se sont interrogés l'un l'autre sur leurs parcours de vie et en ont fait un livre bouleversant d'humanité. (G.H.)

Georges SALINES et Azdyne AMIMOUR, *Il nous reste les mots*, Paris, Robert Laffont, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

Notebook

Conférences

BATTICE (HERVE). *Parcours d'un prêtre venu d'ailleurs – Choc des cultures et entrée en post-modernité.* Avec Vital Nlandu Balenda, doyen de Malmedy, le 20/04 à 20h à l'Espace Georges Dechamps, place de l'Hôtel de Ville 18, Herve. ☎0477.34.54.31

BRUXELLES. *Comment pense le cerveau ?* Avec Lionel Naccache, neurologue à l'hôpital de La Pitié-Salpêtrière de Paris, en collaboration avec Philosophies magazine, le 22/04 à 20h à Wolubilis, Cours Paul-Henri Spaak 1, 1200 Woluwe-Saint-Lambert. ☎02.761.60.30
✉info@wolubilis.be

CHARLEROI. 2020 : incertitudes et défis des élections américaines. Avec Pierre Vercauteren, politologue, le 30/04 à 14h30 au Novotel, place Verte 17. ☎071.53.15.28
☎0471.65.49.31
✉hainautseniors.charleroi@hainaut.be



LIÈGE. *Le Prince mystère de l'Ara-bie.* Avec Christine Ockrent, journaliste et écrivaine, dans le cadre des Grandes Conférences Liégeoises, le 02/04 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). ☎04.221.93.74
✉Nadia.delhaye@gclg.be
✉grandesconferencesliegeoises.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. *Quelles trajectoires pour des agricultures durables et justes ?* Avec Philippe Baret, professeur à l'UCLouvain, doyen de la Faculté des bioingénieurs, le 21/04 à 14h, à l'auditoire Socrate 10, place du Cardinal Mercier 12. ☎010.47.80.85
✉sc@universitedesaines.be

NAMUR. *Religions : les dangers de la manipulation politique.* Avec Jean-Philippe Platteau, économiste et professeur émérite de l'UNamur, le 21/04 à 19h45 à l'amphithéâtre Vauban, rue de l'Arsenal. ☎081.72.50.32 ☎081.72.51.73
✉evenement@unamur.be

SCRY. *La franc-maçonnerie : une fraternité discrète.* Avec Josiane Wolff, présidente du Centre d'Action laïque du Brabant wallon (et chroniqueuse à L'appel), le 20/04 à 20h. ☎0495.67.81.31
✉myriam@prieure-st-martin.be

Formations

COUR-SUR-HEURE. *Des clowns rencontres. Prendre soin du sourire par l'empathie.* Avec Denis Bernard, animateur de l'ASBL Empathiclow, le 25/04 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72. ☎0475.24.34.59 ☎0497.31.65.26

CIPLY. *Discerner dans la foi les*

enjeux éthiques de nos vies : leçons de théologie morale fondamentale. Avec Benoît Lobet, les 22 et 29/04, les 06, 13 et 20/05 de 13h30 à 16h30 à la Maison diocésaine de Mesvin, chaussée de Maubeuge 457. ☎065.35.15.02
✉maisondemesvin@tvcablenet.be

FARNIÈRES. *Défi pour l'Europe sociale.* Avec Étienne Lebeau,

conseiller Europe à la CNE (CSC), le 25/04 de 10h à 12h, dans le cadre des Ateliers du Savoir du Centre culturel de Floreffe, chemin Privé 1. ☎081.45.13.46

WÉPION. *Stop pauvreté, allocation ou salaire universel, salaire à vie, gratuité construite...* Week-end organisé par le CEFOC, le 04/04 de 9h30 à 18h30 et le 05/04

de 9h à 16h à La Marlagne, chemin des Marronniers 26. ☎081.23.15.22
✉info@cefoc.be



Retraites

BANNEUX. *Je viens soulager la souffrance.* Triduum organisé par l'Hospitalité de Tournai, avec l'abbé Rino Endrizzi et André Notté, du 20 au 24/04. ☎069.22.54.04
✉pelerinages@evechetournai.be

CHIMAY. *Découvrir la vie monastique pour les 18-35 ans.* Avec les moines de Chimay, du 17 au 19/04

et du 27 au 31/07, à l'Abbaye de Scourmont, rue du Rond-Point 294. ☎060.21.05.11
✉d.debaixieux@chimay.com
✉f.dusabe@chimay.com

NIVEZÉ (SPA). *À la rencontre de Jésus, qui est baptisé par Jean et est conduit au désert.* Avec Jean-Marc de Terwangne, le 15/04 de 9h

à 15h au Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7. ☎087.79.30.90
✉foyerspa@gmx.net
☎0486.84.09.10
✉fondacioaxejeunes@gmail.com

WÉPION. *Triduum pascal : célébrer les jours saints.* Du 08/04 au 12/04 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11
✉secretariat@lapairelle.be



Et encore...

BEAURAING. *Atelier zéro déchet.* Animé par Jean-Claude Claes, Pascaline Neirincx et Françoise Dehouck, les 05/04 et 19/04 de 10h à 12h à l'Espace culture, rue de Rochefort 42. ☎082.71.30.22
✉info@beauraing-culturel.be

BRUXELLES. *Pratiquer le dialogue de la vie en faisant la cuisine ensemble de manière solidaire et interculturelle.* Les 10 et 24/04, les 01 et 08/05 à l'église Sainte-Suzanne, avenue Gustave Latinis, Schaerbeek. ☎0484.13.80.10 ☎0474.35.60.26

LIERNEUX. *Session de chant*

liturgique (répertoire d'André Gouzes de l'abbaye de Sylvanès). Avec Patricia Saussez du 26/04 au 04/05. ✉mjorda@wanadoo.fr

MAREDSOUS. *Pour sortir du cléricalisme... Pour aller vers quoi ? Journée « Débattre en Église ».* Avec Jean-Pol Gallez, docteur en théologie, le 04/04 de 9h à 17h à l'hôtellerie de l'abbaye. ☎0475.57.88.77
✉daniel.mischler@maredsous.com

RIXENSART. *La manifestation sublime de l'Amour de Dieu pour l'homme.* Avec le Père Paulo Domiciano du monastère de la Trans-

figuration à Santa-Rosa, Brésil, du 09/04 au 12/04 au monastère de l'Alliance, rue du Monastère 82. ☎02.652.06.01
✉accueil@monastererixensart.be



SAINT-HUBERT. *Spectacle biblique : Les petits chiens.* Avec

le Théâtre buissonnier, le 18/04 à 14h30 au monastère d'Hurtebise. ☎061.61.11.27
✉hurtebise.accueil@skynet.be

SOIGNIES. *Festival Choose Life : Light Up, toi aussi tu rayannes.* Organisé par le Réseau Jeunesse du 14/04 au 18/04. ☎0470.64.30.35
✉festivalcl.02@gmail.com

TOURNAI. *Après-midi de réflexion autour de Dietrich Bonhoeffer.* Avec Arnaud Corbic, écrivain, le 25/04 de 14h30 à 19h à l'Institut des Ursulines, rue des Carmes 10. ☎0491.74.61.25
✉focaloreco@gmail.com

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

NOUVEAU !



Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existents aussi pour handicapés moteurs.

PERMANENCE

24/7

**APPELEZ
GRATUITEMENT
VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299**

- ✓ Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- ✓ Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- ✓ Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- ✓ Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur www.stannah.be, en envoyant un courriel à info@stannah.be, ou par courrier :



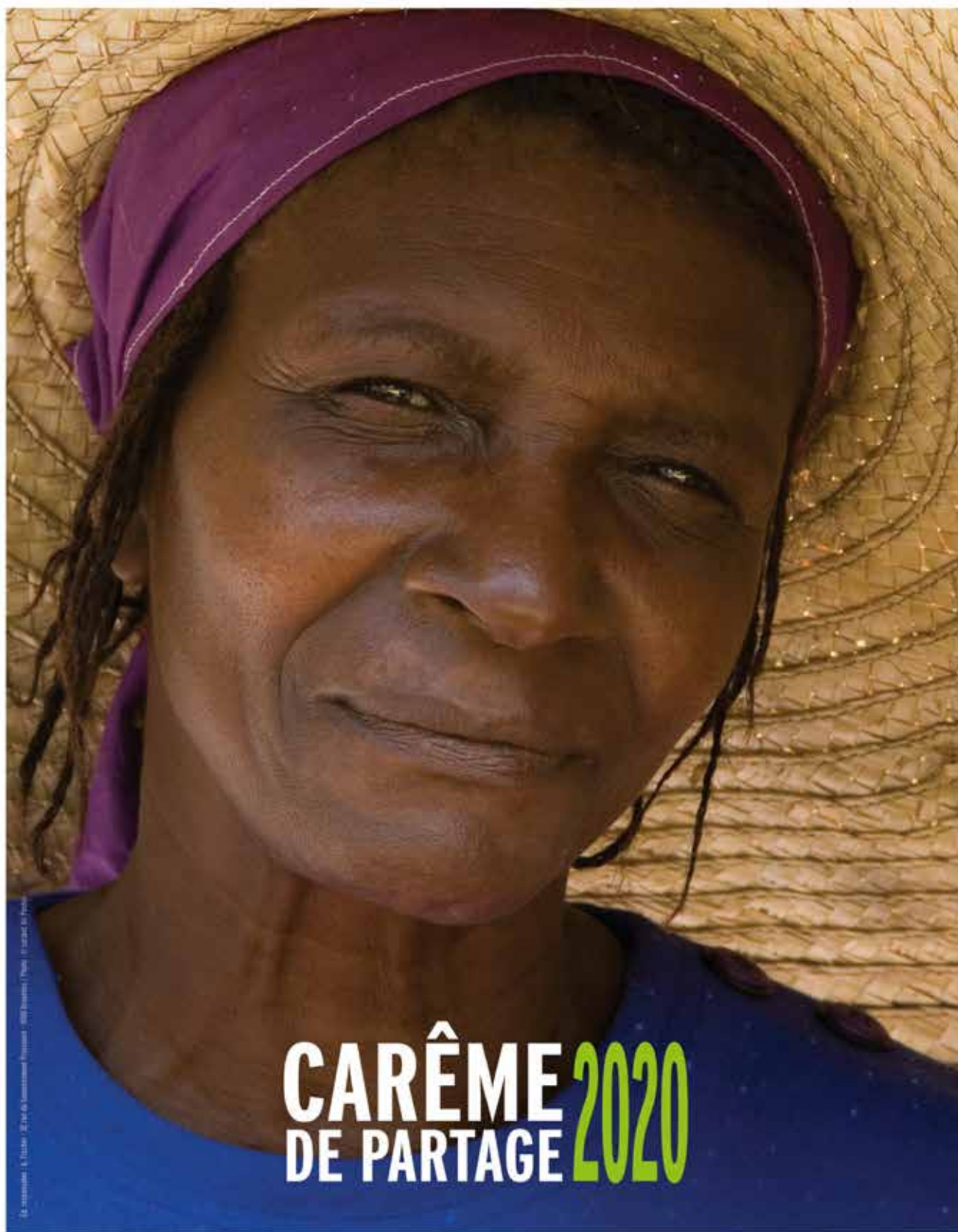
Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : Code postal/Commune :

Tél. : Adresse courriel :

JUSTICE CLIMATIQUE POUR HAÏTI ET NOTRE MAISON COMMUNE !



CARÊME
DE PARTAGE 2020

Avec le soutien de



Belgique
partenaire du développement



**ENTRAIDE &
FRATERNITE**

www.entraide.be